

Lectures

FIDES

MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE — VOLUME 10

NUMÉRO 4

s o m m a i r e

La réforme de l'Index autorisera-t-elle la licence des lectures? ... p. 86

L'homme d'ici d'Ernest Gagnon ... p. 87

Friedrich Von Hügel de Jean Steinmann p. 89

Les Canadiens français de Mason Wade p. 90

Dans le nid d'aiglons, la colombe de L.-P. Desrosiers p. 93

Cote morale des nouveautés p. 101

Document : La dialogue difficile de P.-E. Roy, c.s.c. p. 106

Page d'anthologie : Messe de Minuit d'Henri Bosco p. 112

DECEMBRE 1963



Léo-Paul DESROSIERS

(Voir à la page 93)

30¢

La réforme de l'Index autorisera-t-elle la licence dans les lectures ?

On parle beaucoup actuellement de la réforme de l'Index qui est à l'ordre du jour du Concile Vatican II. On en parle de toutes les façons: les uns avec sagesse et en connaissance de cause; les autres avec d'aveugles préjugés et passions.

Il y a deux choses à considérer quand on parle de l'Index: la législation et le catalogue des livres prohibés. L'une comme l'autre ont besoin d'être réformés. Ainsi la législation de l'Index gagnerait sans doute à être assouplie dans ses méthodes et ses sanctions; outre que le travail des chercheurs intellectuels s'en trouverait facilité, la législation elle-même y trouverait un accroissement d'efficacité. Quant au catalogue de l'Index, il aurait besoin d'être élargi d'un certain nombre d'ouvrages qui, avec l'évolution des connaissances et des mœurs, ont perdu beaucoup de leur nocivité.

Mais, si libérale soit-elle, la réforme de l'Index n'autorisera jamais la licence des lectures, et ne dispensera personne de la discipline à s'imposer dans son alimentation intellectuelle. En ce qui concerne les livres obscènes, par exemple, l'Eglise ne peut rien changer à cette loi naturelle inscrite au cœur de tout homme, même païen, et qui réprouve la lecture de tels livres. A cela on pourra objecter qu'il n'est pas si facile que cela de savoir quels livres sont obscènes puisque les tribunaux eux-mêmes ne s'entendent pas sur la définition de l'obscénité. Sans doute n'est-il pas simple de définir ce qui, pour une société donnée, peut être considéré comme obscène, et l'on comprend qu'il y ait des divergences de vues, même lorsque les juges sont parfaitement intègres et objectifs. Mais quand il s'agit de choisir ses propres lectures, il est beaucoup plus facile, pour peu que l'on soit loyal et sincère avec soi-même, de savoir ce qui, pour chacun de nous, est obscène. Une authentique pureté de cœur ne peut guère se concevoir sans une certaine discipline des lectures. Il est bon sans doute d'avoir une vie extérieurement intègre et honnête, mais si, par toutes sortes de lectures, on n'entretient au-dedans de soi qu'une atmosphère de luxure et de vice, on ressemble étrangement à ces pharisiens de l'Évangile dont le Seigneur disait qu'ils étaient des sépulcres blanchis.

Quant aux ouvrages qui exposent l'erreur et attaquent notre foi, même si la réforme de l'Index adoucissait la sévérité de certains interdits, ils resteront toujours, pour un croyant qui se veut conséquent avec les exigences de sa foi, dans la catégorie des ouvrages à ne pas lire sans raison sérieuse, sans préparation suffisante et sans d'élémentaires précautions. Comment peut-on prétendre garder toujours sa foi si on ne lit que les ouvrages qui la nient ou l'attaquent, et si on ne se soucie nullement par ailleurs de prendre les moyens de la nourrir? A l'origine de la crise religieuse de certains intellectuels, n'y a-t-il pas souvent une consommation trop assidue des ouvrages de Sartre et consors alors que, sur le plan de la culture religieuse, on en est resté aux réminiscences du petit catéchisme?

Il n'est guère possible, ni opportun, ni souhaitable, pour un croyant, de vivre dans une sorte de serre chaude ou de ghetto intellectuel. Mais, s'il doit être ouvert au monde, quel gâchis ce serait s'il devait, faute d'élémentaire prudence, y faire naufrage!

Rita LECLERC

Ernest Gagnon :
L'homme d'ici

Pierre Pagé

Les Editions HMH viennent de rééditer l'excellent ouvrage du Père Ernest Gagnon, *L'Homme d'ici*. C'est un recueil d'essais touchant à la fois aux domaines philosophique, psychologique et spirituel. Derrière la diversité de ces propos, nous voudrions essayer ici de dégager l'idée maîtresse qui en fait l'unité profonde. Il nous semble qu'elle pourrait se formuler ainsi: c'est une apologie de la liberté intérieure, une défense de l'homme vivant, c'est un *plaidoyer pour la vie*. Mais n'est-ce pas là un effort superflu, direz-vous? La vie ne se charge-t-elle pas de se défendre elle-même? On peut se le demander. Car si beaucoup d'hommes existent, combien vivent vraiment?

Les exigences sociales nous conditionnent les uns les autres et nous en venons à ne vivre qu'à la surface de nous-mêmes. C'est tellement plus commode d'être celui que les autres s'attendent que nous soyons. Rien d'imprévu. Tout est calculé. L'homme égale sa fonction dans la société. Et il s'endort dans l'automatisme d'un sourire délicieusement sociable. Tout devient clair. Et l'on peut classer les hommes: les bons, les méchants, les nerveux, les lymphatiques, les croyants, les non-croyants, les réguliers, les irréguliers, tout comme les mots de notre grammaire.

Mais l'homme qui vit en profondeur déborde toutes ces catégories. Ce n'est plus l'homme officiel, soumis aux conventions, habillé d'un costume. C'est *l'homme d'ici*, qui n'est pas encore, mais qui est en devenir à travers la complexité de son être. « Il n'a pas le même âge d'un plan à un autre de son être; plus il descend en lui-même, plus il se retrouve primitif alors que son front se cerne déjà de rides douloureuses et de sagesse. Il parle, et d'un jour à l'autre les mêmes mots n'ont pas le même sens. » (P. 24)

Il n'est pas toujours rassurant cet homme que le Père Gagnon nous engage à être. Il est imprévisible, il est toujours nouveau. Ce n'est pas l'homme de Zola, c'est celui de Dostoïevski; ce n'est pas celui de Descartes, c'est celui de Bergson. Et surtout il reconnaît et accueille en lui les ténébreuses régions de la sensibilité et des passions. « Un homme adulte est un homme qui s'est penché sur ses passions, qui les a comprises dans leur être, dans leurs moyens, dans leurs fins. Un adulte a compris dans l'émerveillement quel pouvoir Dieu lui confiait dans ces passions, saveur, couleur et musique de sa vie intérieure. » (P. 33)

On le voit, la pensée du Père Gagnon procède d'un profond amour de l'homme. Et s'il stigmatise certaines attitudes, c'est pour mieux en montrer les conséquences pernicieuses, tout spécialement dans le milieu canadien-français en évolution rapide. Il veut nous indiquer la voie de l'épanouissement, qui ne peut se trouver que dans l'unification intérieure. Comme descendants de français, nous sommes tentés par l'abstraction, la désincarnation. Et comme canadiens, nous acceptons difficilement le corps sans prendre une certaine attitude janséniste. Pourtant, il nous faut dépasser tout cela si nous voulons atteindre à la taille adulte, « Les vies fortes, les vies fécondes sont les vies qui ont défini nous voulons atteindre à la taille adulte. « Les vies inutiles sont les vies faciles. Et la première et grande difficulté c'est de vivre unifié, c'est d'admettre un esprit dans un corps matériel, c'est un corps matériel qui loge un esprit. » (P. 44) Et le Père Gagnon a finalement cette expression que tout éducateur devrait retenir: « Le penseur comme le saint ne valent pas par leurs connaissances mais par leurs expériences. » (P. 45)

L'un des chapitres les plus lumineux de *L'Homme d'ici*, c'est celui intitulé « L'art, Pentecôte naturelle ». Ici encore, il faut comprendre la pensée du Père Gagnon dans le contexte canadien-français. Car chez nous, l'art ne nous a jamais tellement préoccupés. Il nous a toujours paru superflu, voire dangereux. « Mon garçon, un artiste ! Ma fille, une actrice ! Jamais ! » Encore aujourd'hui, la création artistique demeure une activité obscure, réservée à quelques originaux que l'on tolère en disant : « Il faut de tout pour faire un monde. » Mais si, un beau jour, l'art devenait nécessaire ? S'il s'imposait avec insistance à un peuple qui veut devenir lui-même ? S'il conditionnait même l'aventure spirituelle d'un homme qui doit d'abord se reconnaître pour mieux se situer par rapport à Dieu ? Voilà ce que rappelle le Père Gagnon. « Si l'Art commence par une expression de l'homme qui s'approfondit dans une existence menacée, si, sans cesse guetté par la mort intérieure dont les noms synonymes sont la distraction et l'absence, l'homme par l'Art, se crée et se re-crée inlassablement lui-même, si Adam, en nommant les êtres se nommait lui-même, après la chute, l'Art devenait pour l'homme une nécessité plus impérieuse que le pain. » (P. 87) Encore ici, c'est le triomphe de la vie que souhaite le Père Gagnon, de cette vraie vie qui est d'autant plus spirituelle qu'elle s'enracine dans la vérité charnelle. C'est la vie de l'âme qui retrouve son lien avec le seul milieu à ses dimensions, le cosmos. « Alors qu'il réalisait cette œuvre, l'artiste se réalisait lui-même à l'échelle du monde. En se créant lui-même, l'artiste créait l'univers. Et la joie qui l'habite est preuve que la vie a triomphé, et cette vie est spirituelle. » (P. 98)

Notre culture canadienne-française est souvent une culture de mots, de livres, d'expressions toutes faites. Un autre penseur, le Père Pierre Angers a déjà dénoncé cette faiblesse qu'il appelait le « péril de l'abstraction », et il en montrait les ravages dans les études littéraires où l'analyse formelle a souvent pris le pas sur le contact avec la réalité humaine. Le Père Gagnon considère le phénomène, non seulement au plan des études, mais de toute la vie collective du canadien-français. Il invite à dépasser le plan des idées claires et sûres pour pénétrer dans la vie profonde. « La définition était le royaume du mot. » Il faut la dépasser pour accueillir ce qui fait l'objet d'un autre chapitre, « Le Symbole et le Mythe ». Ainsi le langage cessera de n'avoir qu'une valeur utilitaire et matérielle. Il cessera de ne véhiculer que des idées banales. Il deviendra un moyen d'expression au sens fort du terme. « Ressuscité au sens mystique, le mot est devenu parole, le mot est devenu symbole. » (P. 108) Ainsi les individus se transmettront autre chose que des mots creux. Ils communiqueront entre eux avec tout leur être et la solitude, vieille compagne des canadiens-français, sera vaincue.

Et s'ils communiquent entre eux dans la vérité, ils pourront aussi entrer en profondeur dans le

mystère de Dieu. « Un chrétien debout devant le Christ doit d'abord apprendre que, si Jésus a pris sur lui toutes nos fautes et toutes nos misères, il n'a jamais voulu de nos masques. » (P. 140) Devenir nous-même pour mieux devenir fils de Dieu, tel nous semble l'objet du chapitre qui, à notre avis, constitue le cœur de *L'Homme d'ici*, « L'Homme, image et ressemblance de Dieu ». Car voilà bien le sens de la démarche du Père Gagnon. L'homme doit entrer en lui-même, dans la souffrance et l'angoisse, pour y trouver, en son ultime profondeur, l'image de Dieu, la présence de Dieu qui l'appelle à vivre. Encore ici, c'est un plaidoyer pour la vie, et la vie la plus épanouissante, la vie en communion avec Dieu. Après l'obscurité de la douleur, la lumière de la joie. Et jusqu'au style du Père Gagnon qui se trouve transformé pour nous traduire une telle réalité : « Ici l'homme est au sommet de lui-même; lumière sans cesse grandissante de l'enfant au vieillard, de la simple connaissance à la sagesse, du raisonnement à la contemplation, verbe mental, joie du repos dans la clarté de la connaissance et la possession intérieure, joie et fruiton, racine de la béatitude: regard intense de la pensée de l'homme fixée sur le Dieu vivant. » (P. 145)

Ainsi pourra se résoudre le problème religieux le plus grave des Canadiens-Français, selon le Père Gagnon, l'infantilisme religieux. L'homme cessera de voir dans Dieu l'obstacle à son devenir. Il cessera de projeter sur lui ses angoisses puériles. La formule de l'auteur est ici lapidaire : « L'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Or, Dieu est adulte. » (P. 38)

L'Homme d'ici n'est pas un ouvrage facile. Il n'a rien d'un exposé didactique qui progresse suivant les étapes de la pensée. Pourtant, malgré sa forme très libre, peut-être même à cause de cette forme, il nous atteint et nous pénètre. On ne peut jamais dire qu'on l'a compris, saisi, mis en schéma. Mais précisément, il rejoint en nous la vie intérieure profonde et nous évite de demeurer au niveau des concepts. C'est un livre de sagesse. C'est un livre de vie.

Sa réédition s'imposait et on ne peut que lui souhaiter une très large diffusion. Ne peut-on souhaiter davantage ? Les nombreux étudiants qui, depuis plusieurs années, ont communiqué à la pensée que le Père Gagnon exprimait dans ses cours à l'Université de Montréal, appellent de tous leurs vœux une suite à *L'Homme d'ici*. Les penseurs susceptibles de nous éveiller à la création ne sont pas légion. Le Père Ernest Gagnon en est un.

(1) GAGNON (Ernest)

L'HOMME D'ICI suivi de *Visage de l'intelligence*. Montréal, Editions HMH, 1963. 190p. 21cm. (Coll. *Constantes*, vol. 3)

Pour tous

Friedrich Von Hügel

*Une figure discutée
évoquée par
Jean Steinmann*



Bernard-M. Mathieu, o.p.

L'année 1962 a vu paraître deux livres sur la crise moderniste qui secoua si violemment l'Eglise au début du siècle: celui de M. E. Poulat, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, et la biographie de Von Hügel par l'abbé Jean Steinmann. Empressons-nous de dire que ce dernier ouvrage est d'un intérêt capital pour l'étude du modernisme, le baron Von Hügel y ayant joué un rôle de premier plan.

* * *

Friedrich Von Hügel naquit à Florence en 1852. Fils d'un ambassadeur autrichien marié à une écossaise, il reçut une éducation cosmopolite; très jeune il devint un polyglotte, parlant allemand avec son père, anglais avec sa mère; il apprit l'italien très jeune, et bien entendu le français, et plus tard le latin, le grec et l'hébreu vinrent s'ajouter à son bagage linguistique. Toutes ses études furent poursuivies à la maison avec des précepteurs; il ne fréquenta ni l'école, ni l'université.

En 1873, Von Hügel épousa une Anglaise, lady Mary Herbert, convertie au catholicisme. Il demeura toujours en Angleterre, tout en voyageant beaucoup, se liant à toute l'élite intellectuelle et religieuse de l'Europe. C'est ainsi qu'en 1884, durant un séjour de deux mois à Paris, il fit la connaissance d'un prêtre, l'abbé Huvelin, qui exerça sur lui une grande influence, au point qu'il disait à

la fin de sa vie à sa nièce: « J'ai tout appris d'Huvelin. Ce que je t'enseigne, c'est de lui, non de moi. Je l'ai appris de lui. Quel grand saint c'était, et comme il m'apprit de choses. » (P. 522) On commence à peine à découvrir l'action intellectuelle et surtout spirituelle de ce prêtre. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, l'abbé Huvelin avait une grande culture. Il aurait pu faire une brillante carrière dans l'enseignement, mais selon le mot de Von Hügel, il préférerait, simple vicaire à la paroisse de Saint-Augustin, « écrire dans les âmes » (p. 33).

Alfred Loisy: son nom n'évoque plus maintenant que des échos lointains; Dieu sait pourtant le rôle qu'il a joué dans cette grande crise de l'Eglise. Ce n'est pas notre propos ici de parler de ses positions en matière d'Ecriture Sainte. Von Hügel qui savait l'hébreu, lisait les exégètes allemands pour se mettre au courant des problèmes de l'Ancien Testament, écrivant même une plaquette sur l'inspiration biblique, ne pouvait pas ne pas s'intéresser aux travaux de Loisy. Il lui écrivit sa première lettre le 30 avril 1893. « Plus d'un demi-siècle a passé, écrit Steinmann, et les quelques rares admirateurs français de Von Hügel n'ont pu lui pardonner cette longue et fidèle amitié. » (P. 48) Ils lui reprochent surtout sa trop grande candeur et son optimisme. Ont-ils tort? L'auteur avec fougue le prétend. Pourtant les nombreux extraits de la correspondance cités par Steinmann nous portent à croire qu'ils ont raison; il nous semble qu'il fut trop naïf et trop porté aussi à

croire à la droiture des hommes. Fermement soumis à l'Eglise, il se sépara de Loisy lorsqu'il comprit que ses idées étaient hérétiques.

Von Hügel entra en relation avec tous ceux qui furent mêlés de près ou de loin à la crise moderniste: Mgr Louis Duchesne, Maurice Blondel, le Père Laberthonnière, l'abbé Hébert, ce dernier se séparant complètement de l'Eglise. Une longue amitié lia aussi le baron à George Tyrrell, un des principaux animateurs du modernisme. Protestant, converti au catholicisme, il entra chez les Jésuites en 1879 pour en sortir en 1906, et mourir hors de l'Eglise en 1909. Comme son ami l'abbé Henri Bremond l'invitait à écrire un commentaire des *Exercices* de saint Ignace, Tyrrell répondit: « C'est mon rêve depuis des années », mais ajoutait-il, « ce serait mettre du vin nouveau dans de vieilles outres... franchement, je pense que la Société est trop vieille pour s'assouplir » (p. 110). Avec de telles idées il n'est pas surprenant qu'il soit sorti de la Compagnie de Jésus! Si Tyrrell, Loisy aussi d'ailleurs, avait été comme l'abbé Huvelin en contact plus étroit avec les âmes pour les conduire à Dieu, bien des drames peut-être auraient été évités. En passant, on a l'impression en lisant ce livre que l'auteur ne prisait pas beaucoup les Jésuites; dans son ouvrage sur Pascal, si admirable par bien des côtés, il était injuste envers eux. Ce sont les petits travers des grands écrivains, car Steinmann écrit bien: un style alerte, plein

de saillies, une plume endiablée. Prenons comme exemple le portrait savoureux de Von Hügel qu'il trace à la fin de son ouvrage: « Par la race, la finesse, le goût, il appartient à une aristocratie que l'époque contemporaine a liquidée. Par le ton, il est de « la belle époque ». Il a un amour tendre et ridicule des petits chiens. Il est toujours distingué. Il écrit en manchettes — comme Buffon. Il est aussi fin et distingué que Bergson... Il est pudique et peut-être même pudibond, avec une nuance de scrupules. C'est un homme de château, de bibliothèque. Il aime le thé et le whisky. C'est un conférencier britannique. » (P. 573-574)

Figure attachante que celle du baron Von Hügel. Etroitement mêlé à tous les problèmes religieux de son temps, ayant une passion pour la Bible, il ne semble pas, comme certains l'ont prétendu, avoir été un moderniste au sens hérétique du mot. Il marcha il est vrai sur une corde raide, et manqua de tomber quelques fois. Mais une vie intérieure intense — l'abbé Huvelin l'avait marqué définitivement —, une grande confiance envers l'Eglise à laquelle il resta fidèle jusqu'à la fin, le préservèrent d'erreurs graves.

(1) STEINMANN (Jean)

FRIEDRICH VON HUGEL. Sa vie, son œuvre et ses amitiés. Paris, Aubier, 1962. 581p. 20.5cm.

Pour adultes

Les Canadiens français

Mason Wade

Mathieu Girard



Huit ans après sa parution chez Macmillan, vient de paraître, au Cercle du Livre de France, dans une traduction française d'Adrien Venne, l'œuvre gigantesque de Mason Wade, *The French Canadians 1750-1945*.¹

L'étude que fait Mason Wade des Canadiens français mérite d'être lue. Cela ne fait aucun doute. Cependant, je ne crois pas, contrairement au tra-

ducteur, que l'œuvre du professeur d'histoire de l'Université de Rochester, apporte beaucoup à la littérature historique du Canada français. Trop de faiblesses font que cette œuvre ne fait pas avancer l'étude du fait français en Amérique mais qu'au contraire, à bien des points de vue, elle la fait sinon régresser du moins se fixer dans des interprétations que des études plus récentes ont déjà détruites.

Je voudrais dans les quelques lignes qui suivent, relever certaines des faiblesses qui me paraissent les plus importantes.

D'abord l'objectif que se propose Mason Wade laisse perplexé: « Nous espérons que ce livre réussira à dissiper un certain nombre de ces malentendus inutiles entre Canadiens de milieux culturels différents. » (P. 10) L'auteur se propose comme médiateur dans un conflit qui oppose, prétend-il, deux collectivités incapables d'engager un dialogue sur une base rationnelle, les préjugés et les sentiments antagonistes qu'une histoire partisane alimente demeurant au premier plan.

L'intention est noble, même louable, mais est-elle valable? Est-ce là une garantie d'objectivité, d'exactitude, de réalisme et d'impartialité? Peut-on y voir l'attitude « d'un historien scientifique moderne qui applique les plus récentes techniques » comme l'affirme le traducteur?

C'est Fustel de Coulanges qui affirmait au siècle dernier que l'histoire ne servait à rien, c'est-à-dire, qu'elle ne devait être asservie à aucun combat, ni concourir à l'exaltation d'un idéal politique ou social quelconque. Cette remarque reste fondamentalement vraie. L'historien ne doit avoir qu'une seule intention: découvrir la vérité quelle qu'elle soit et indépendamment des implications de cette vérité sur ses positions patriotiques ou nationalistes.

Cet objectif affaiblit l'œuvre de Mason Wade, car l'auteur, inévitablement et inconsciemment, est porté à taire tout ce qui peut gêner le but fixé et à accentuer tout ce qui paraît favorable. Le chanoine Groulx qui demeure le grand historien du Canada français s'est toujours refusé, pour des raisons scientifiques, à adopter une telle attitude. Il n'est pas sans intérêt, ici, de se rappeler cet avertissement du chanoine Groulx: « L'histoire peut servir à l'union nationale; il ne lui appartient pas d'y travailler. Elle se situe en dehors de ces préoccupations et plus haut. »²

Un autre point qui me paraît affaiblir l'étude de Mason Wade est l'importance que l'auteur accorde aux explications psychologiques. Mason Wade croit trouver l'explication fondamentale du fait français en Amérique, dans les profondeurs psychologiques de cette minorité conquise. Le défi est de taille et offre de sérieux dangers. Faire une étude historique basée sur les phénomènes psychologiques, comme le veut Mason Wade, pose un problème qui n'est pas facile. L'attitude psychologique des Canadiens français est-elle l'explication de la situation politique et économique de cette minorité? Ou bien est-ce le contraire: l'attitude psychologique étant la conséquence de cette situation? Problème extrêmement complexe que l'auteur élude.

De plus, faut-il encore bien identifier ces attitudes psychologiques. Où s'arrête la vérité, où commence l'erreur lorsque sir Wilfrid Laurier, que reprend Mason Wade, affirme: « Le Québec n'a pas d'opinions, il n'a que des sentiments. » Affirmer que les Canadiens français souffrent d'un complexe d'infériorité suffit-il à expliquer bien des choses, même quelque chose? Personne ne le croit sérieusement, si ce n'est Mason Wade qui utilise ce « complexe » à la base de son explication, nous entraînant dans la fiction historique, ce qu'il voulait justement éviter.

Ce nationalisme, comme il sied aux circonstances dans lesquelles il prit naissance, utilise parfois la religion à des fins politiques et la politique à des fins religieuses et, dans les deux cas, il provoque l'antipathie des Nord-Américains de langue anglaise, dont la tradition culturelle est largement fondée sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Cette antipathie, en retour, renforce le complexe de minorité canadien-français, qui est fondé sur la conscience aiguë du fait qu'ils constituent une minorité ne représentant que trente pour cent de la population canadienne et une minorité culturelle qui représente moins de deux pour cent du groupe anglo-américain voisin. A l'instar du complexe d'infériorité de l'individu, dont le sentiment de son inadaptation lui fait prendre des attitudes arrogantes et agressives qui sont une forme de mécanisme de défense, le complexe de minorité produit des manifestations semblables qui intensifient le conflit entre la majorité et la minorité. C'est pour ces raisons que les premiers trente ans qui suivent la Confédération furent peuplés de conflits raciaux, culturels et religieux. Cependant la période aboutit à un Canada gouverné pour la première fois par un Canadien français catholique, qui fut prophète d'un canadianisme sans trait d'union, harmonisant les anciennes loyautés en une plus vaste, un canadianisme dont l'accomplissement n'est pas encore réalité aujourd'hui où même le plus large nationalisme doit céder le pas à l'internationalisme, si un monde troublé doit retrouver la paix. (P. 366)

Enfin, une dernière réserve à propos de la thèse de Mason Wade sur la conquête. Comme garantie à la justesse de ses observations, Mason Wade prétend qu'il écrit l'histoire des Canadiens français avec un esprit qui n'est pas « encombré de préjugés conscients ou inconscients » comme le serait l'esprit d'un historien canadien qu'il soit français ou anglais, mais avec toute l'objectivité qu'un « étranger désintéressé » peut avoir.

Pourtant sur un point capital, l'explication de la conquête, Mason Wade reprend « objectivement » un vieux préjugé de l'école des historiens de la « civilisation dominante ». « Le passage de la domination française à la domination anglaise, écrit-il,

ne fut marqué, ce qui est assez étonnant, par aucun changement radical. » (P. 66) La conquête de 1760-1763 a toujours été interprétée par les historiens anglo-saxons comme la délivrance du peuple canadien-français de l'oppression d'un régime absolu où, croient-ils, les libertés collectives n'existaient pas parce qu'elles n'étaient pas garanties par un parlement où une représentation populaire pouvait limiter le pouvoir royal. 1760 devient donc, dans cette interprétation basée sur une définition simpliste de la liberté, un bienfait. Qu'un peuple colonial ait été détaché de sa métropole, que ses structures politiques, économiques et sociales aient été détruites et remplacées par des structures qui lui étaient complètement étrangères et souvent hostiles, l'historien anglo-saxon n'en a jamais saisi la portée... et Mason Wade avec eux. L'auteur de *Les Canadiens français* pousse encore plus loin l'incompréhension: « Leur survivance fut au contraire assurée par les lois adoptées au cours des dix années qui suivirent la signature du traité de paix. » (P. 63)

Rétablissons les faits. Au lendemain de la conquête, les Canadiens français écrasent démographiquement les « anciens sujets de Sa Majesté qui vinrent en foule d'Angleterre et des colonies américaines pour exploiter la conquête » (p. 65): 70,000 nouveaux sujets qui encadrent moins de 300 anciens sujets. Les Canadiens français dans la province de Québec n'ont jamais représenté moins de 80 pour cent de la population totale. Isolés, très fortement majoritaires, la survivance française au Québec n'a jamais été sérieusement menacée, ni garantie par des lois. Cette « tache » française dans l'Amérique anglo-saxonne était inévitable; d'où l'échec de toutes les politiques assimilatrices.

Quant à la survivance politique, ce n'est qu'en 1867 avec la création de la province de Québec que les Canadiens français se sont vus octroyer l'instru-

ment de leur survivance politique. La conquête en ceci n'a fait que retarder une éventualité qui, dans des conditions normales de colonisation, se serait produite plus rapidement et plus parfaitement.

Sur le plan économique, il faut attendre 1960 avant de voir la collectivité canadienne-française entreprendre de jouer son rôle, le rôle qui lui revient en tant que collectivité politiquement reconnue.

On le voit donc, Mason Wade non seulement déforme la réalité, mais la simplifie en identifiant la survivance des Canadiens français à la seule survivance ethnique. Celle-ci n'ayant pas été sérieusement menacée par la conquête, cette dernière demeure un événement relativement peu important. Au contraire, la conquête a détruit le Canada, prolongement de la France en Amérique, pour établir le Canada anglais. Elle n'a pas cependant fait disparaître les Canadiens français, ce qui n'en atténue pas les conséquences mais les aggrave, puisque ces derniers seront toujours des étrangers chez eux: Américains français perdus dans une Amérique anglo-saxonne. Ne pas comprendre ces conséquences extrêmement graves sur la vie des Canadiens français, c'est risquer de fausser l'interprétation du fait français en Amérique.

(1) WADE (Mason)

LES CANADIENS FRANÇAIS DE 1760 A NOS JOURS. Tome I (1760-1914). Traduit de l'anglais par Adrien Venne avec le concours de Francis Dufau-Labeyrie. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1963]. 685p. ill. (h.-t.) 22cm.

Pour tous

(2) Groulx, Lionel, *Histoire du Canada français*, tome 2: 12.

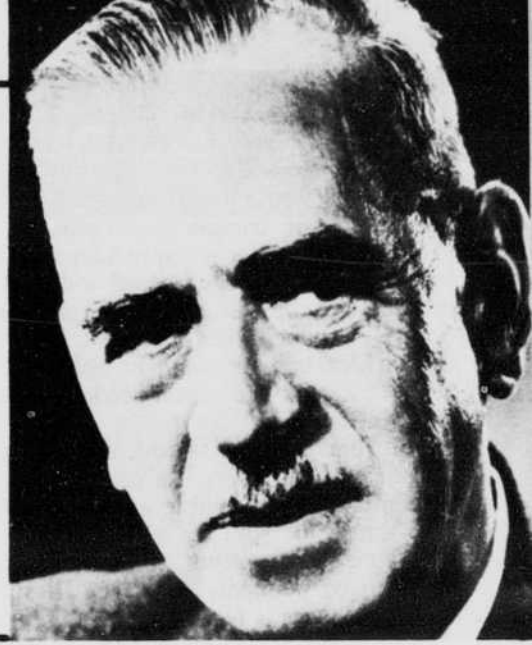
Sous prétexte que nous avons la vérité, n'allons pas croire que nous sommes dispensés de la chercher. Oui, nous possédons la vérité, mais à la manière dont le propriétaire d'un champ possède un trésor, c'est-à-dire en creusant toujours pour l'atteindre. Le dogme de l'infailibilité de l'Eglise ne doit pas nous dispenser de l'approfondissement de notre foi: autrement, nous transformerions la vérité en idéologie. N'allons pas croire non plus que ce sont d'abord les arguments qui convertissent les hommes. Ce qui les convertit d'abord, c'est la grâce de Dieu, dont nous nous serons faits les porteurs par notre sympathie humaine. Ne venons pas vers les autres avec le souci de leur imposer notre vérité. Faisons plutôt comme le Christ: écoutons-les, soyons à leur égard en attitude d'accueil. Ne soyons jamais « anti » quelqu'un: c'est le plus sûr moyen de nous fermer les cœurs.

Fr. Francis de la Croix

Dans le nid d'aiglons: la colombe

Léo-Paul Desrosiers

Marie-Claire Daveluy



La mysticité de Jeanne Le Ber, l'extraordinaire recluse de Ville-Marie, compte un nouvel apologiste très averti⁽¹⁾. D'esprit méditatif et volontiers silencieux, M. Léo-Paul Desrosiers n'a pas eu de mal à créer, dans sa forte étude, l'atmosphère qui convenait à son sujet. Son style semble même rythmer ses accents selon l'harmonieuse intériorité spirituelle qui a marqué cette vie de totale reclusion.

Née le 4 janvier 1662, Jeanne Le Ber nous est d'abord présentée dans un cadre familial qui reflète admirablement l'hurleur héroïque de ces Montréalais qui « couraient au combat comme à une fête ». Songeons qu'en cette même année, les colons demeuraient encore sous le coup de la terrible commotion éprouvée par l'hécatombe du Long-Sault. Dans ses rangs aussi tragiquement éclaircis, toute une jeunesse semblait blessée à mort. Trouverait-on jamais dix-sept jeunes hommes d'une pareille vaillance ? Aussi bien, comment cette génération vouée aux sanglants sacrifices pouvait-elle deviner que ce fut justement en cette sinistre période que se construisit ce « nid d'aiglons » dont le titre imagé de l'auteur évoque si bien l'audacieuse vérité. Déjà ils revivent pour nous ces foyers de tous les impétueux Le Ber et Le Moyne qui allaient en pleine jeunesse accepter la mort mais jamais la défaite. Et celle que M. Desrosiers appelle « la colombe », en sa coutumière vision de blancheur ailée, c'est-à-dire la grave petite fille de Jacques Le Ber et de Jeanne Le Moyne, de-

meure bien du même sang généreux que ses frères et cousins. Son courage égale le leur. On la voit, à dix-sept ans, gravir sans la moindre défaillance ni relâche, jusqu'aux sommets abrupts d'une forme de sainteté aussi rare que rigoureuse.

En quels tableaux attachants M. Desrosiers raconte l'enfance et la première jeunesse de Jeanne ! Sous la simplicité parfois un peu rude des mots que la farouche énergie des colons explique, ou encore sous la malice divertissante de l'expression, l'auteur peint à merveille le milieu, les événements et les personnages. Qui aurait songé par exemple à qualifier de « petite pie » celle que d'anciens biographes évoquent comme « une enfant enjouée et fort communicative ». M. Desrosiers, avec son verbe musclé, plein de couleur, dresse devant nous une Jeanne vivante et vraie, en parfait contraste avec la future héroïne du silence et de la solitude vécus sous leur forme la plus dure. Vraiment l'écrivain joue de l'antithèse avec une maîtrise qu'on peut lui envier. Jeanne, enfant, passe et repasse sous nos yeux, un peu trop grave peut-être mais si douce, si agréable et combien pacifique, ainsi placée dans le voisinage de ses frères et ses cousins ferraillant à qui mieux mieux comme de véritables oisillons de proie.

Puis voici qu'on fait connaissance avec « la petite demoiselle de Québec » s'instruisant et modelant son

caractère selon les conseils des bonnes ursulines. « On dirait, observe M. Desrosiers, qu'elle est sensible aux effluves qui flottent dans ce monastère fondé et ensuite formé par la grande mystique, Marie de l'Incarnation. Les religieuses — parmi lesquelles Jeanne compte une tante, la sœur de son père, Marie Le Ber — apprécieraient vite cette jeune Montréaliste, au beau regard « déjà tourné vers le dedans », se blottissant souvent avec quelle discrétion à la chapelle des moniales. « La petite bavarde » d'hier laisse cependant échapper de temps à autre de ces mots d'enfant prédestiné à quelque haute vocation. Tous les textes connus — quelques-uns le sont fort peu — ont été sollicités puis utilisés par M. Desrosiers. La source de renseignements authentiques qu'il semble avoir prisée davantage, et pour cause, ce sont les souvenirs que son premier biographe, M. Séguenot, sulpicien, nous a laissés sur sa mystique pénitente et dirigée. Il sut si bien l'entourer de conseils répondant parfaitement à ses états d'âme. Avec son remarquable esprit déductif, M. Desrosiers a tiré de cette constatation judicieuse des passages d'une originalité et d'une véridicité étonnantes. Écoutons-le rattacher à une spiritualité spécifique que nous connaissons et admirons, la piété profonde de Jeanne. « M. Dollier de Casson, écrit M. Desrosiers, [sulpicien et grand vicaire à Ville-Marie] apporte un témoignage révélateur [sur Jeanne Le Ber]. A un moment donné, plein de curiosité, il obtint la permission de se rendre auprès de la recluse. Il l'interrogea sur sa vie intérieure [...] M. Dollier ne trouve pas de nouveauté dans sa spiritualité [celle de Jeanne] parce que c'est la sienne, exactement, et celle de son Ordre. Sainte Catherine de Sienne est une Dominicaine, Jeanne Le Ber est une Sulpicienne et bien caractérisée. Saint François de Sales a passé par là, avec ses simplifications. Nous sommes en face d'une piété de belle venue, sans complications; christocentrique au premier degré, œuvre de l'intelligence et de volonté; pleine de substance et solide [...] Depuis son enfance les Sulpiciens sont seigneurs de l'île de Montréal et les seuls pasteurs que l'on entend. Dès l'âge de dix-huit ans, elle choisit pour confesseur et directeur l'un des meilleurs esprits de l'Ordre et le gardera toute sa vie [...] Il fut l'unique influence à s'exercer sur elle. Il pétrit cette âme à son gré. Comment n'aurait-elle pas reflété cet enseignement? Ne l'aurait-elle pas vécu? Les Sulpiciens peuvent s'enorgueillir de Jeanne Le Ber. »

Nous n'exagérons en rien en déclarant, devant ce jugement inattendu et qui n'est pas sans nous impressionner, qu'on croirait entendre un Henri Bremond dans une de ces analyses d'âmes marquées de fines observations et versant une vive lumière sur la spiritualité des mystiques les plus divers du dix-septième siècle.

Nous avouons cependant préférer à ces pages que nous venons de louer celles qui sont contenues dans les derniers chapitres de l'ouvrage. C'est que le biographe s'est alors mué en hagiographe érudit. Il n'est pas commun de s'exprimer si bien sur la vie érémitique dans l'Eglise. L'excellence de ce style, dans le cas particulier de la recluse canadienne, s'énonce en termes clairs, persuasifs, convaincants. Ils nous révèlent l'intelligence profonde de l'auteur en ces matières. Notre adhésion lui est acquise sans peine. Nous admettons le bien-fondé de ses arguments qui s'appuient du reste sur des sources très sûres. M. Desrosiers a su se documenter auprès des spécialistes anciens et modernes. Il en cite les principes essentiels. « En un mot, déclare-t-il, sans ces traités de spiritualités écrits par de grands écrivains, Jeanne Le Ber demeurerait plus ou moins une énigme pour le monde actuel déchiré par tant de questions. Nous ne saurions pas la valeur des prières qu'au pied de l'autel elle répandait sur la ville endormie. »

Ce sont les dernières paroles du livre de M. Desrosiers que cet élan de reconnaissance envers ceux qui ont enrichi sa pensée et cet élan de foi du chrétien qui s'incline devant les âmes de prière qui soutiennent le monde.

Et je me dis en terminant qu'un tel livre a certainement quelque chose de définitif dans son évocation de la sainte recluse. Et si un jour, il entre dans les desseins de la Providence d'élever à la gloire des autels cette contemplative qui apparaît à l'aube de notre histoire, l'ouvrage de M. Desrosiers servira de base aux études des autorités religieuses et laïques chargées de se prononcer sur la qualité de cette âme de prédilection. Sans doute alors M. Desrosiers aura-t-il muni son ouvrage de l'appareil critique nécessaire en pareil cas.

Mais comment ce jour ne s'est-il pas encore levé ajouterai-je enfin avec tristesse et confusion? L'ouvrage désormais inoubliable de M. Desrosiers nous oblige vraiment à cette dernière question que d'aucuns se posent certes tout comme nous.

(1) DESROSIERS (Léo-Paul)

DANS LE NID D'AIGLONS, LA COLOMBE. Vie de Jeanne Le Ber, la recluse. Montréal, Fides [1963]. 140p. ill. (h.-t.) 21cm.

Pour tous

Notices bibliographiques

Littérature canadienne

Éducation

ANGERS (Pierre)

REFLEXIONS SUR L'ENSEIGNEMENT. Montréal, Éditions Bellarmin [1963]. 204p. 21cm.

Pour tous

Ce dernier livre du Père Angers, se présente — ce qu'il est bien en fait — comme une réflexion en profondeur sur la situation de l'enseignement dans notre province. Le lecteur, ainsi que nous en avertit l'auteur, ne doit donc pas s'attendre à une étude méthodique et scientifique de la question. Au contraire, il doit être prêt à suivre la raison méditative qui, selon ses lois propres, promène son regard sur les faits, successivement, en refaisant sans cesse une sorte de synthèse progressive et prospective. D'où, certaines répétitions et parfois redites partielles qui reprennent le même thème en l'élargissant.

Les réflexions du Père Angers arrivent à point et peuvent intéresser et enrichir tout éducateur, professionnel ou non. Elles se présentent comme un éloquent « plaidoyer pour l'avenir » (p. 7).

L'auteur nous invite à réfléchir avec lui et à partir de la réalité que nous avons sous les yeux (p.23). Il constate, en effet, qu'il est devenu difficile de poser correctement, dans leurs données multiples, les questions complexes que l'évolution de l'Histoire soulève. « Retenue par les événements du jour, l'opinion publique court le risque d'oublier ces courants de

fond dont, bon gré, mal gré, elle subira les conséquences si, dans sa complaisance pour les polémiques, elle ne prenait pas le temps de réfléchir. » (P. 8)

Le tableau réel de l'éducation dans notre province est trop souvent surchargé d'opinions étroites, d'actions divergentes ou de pressions contradictoires. Nous avons déjà perdu trop de temps en débats inutiles, et le monde de l'enseignement, durant les trente dernières années, n'a suivi que d'une oreille distraite les transformations de la société. L'âge du Québec est à la recherche, à la réflexion et à la planification (p. 40), planification demandée non pas par une idéologie — écueil séduisant —, mais par les faits.

Nos déficiences de mentalité, notre comportement « pré-industriel » appellent des réformes sérieuses au plan des programmes et des méthodes d'enseignement. Cet enseignement devra faire porter son insistance sur les problèmes de demain plutôt que sur les solutions d'hier (p. 131). La spécialisation devra se faire dans un esprit de culture générale, signe d'excellence personnelle et, en outre, instrument d'efficacité et de rendement. Il nous faut pouvoir concilier ces deux exigences intellectuelles d'aujourd'hui et de demain. Recherche, documentation et prévisions nous aideront à contribuer financièrement et avec justesse, à l'éducation qui représente, à long terme, l'investissement le plus rentable, dans la ligne de nos libertés.

L'ouvrage se termine par un appel à la politique de l'accueil: accueil aux jeunes, aux étudiants, à

l'enseignement, aux enseignants et à toutes les charges que cela implique. L'instruction et l'éducation sont des fonctions sociales et la culture est un bien commun auquel tous doivent concourir et pouvoir accéder.

Maurice GOBEIL, c.s.sp.

Littérature

PELLERIN (Jean)

UN SOIR D'HIVER. Roman. [Montréal] le Cercle du Livre de France [1963]. 217p. 20.5cm.

Appelle des réserves

Jean Pellerin aurait dû écrire tout son ouvrage comme il a écrit la dernière partie. Les 64 dernières pages — il y en a 217 — sont parfaites. Le reste est décevant et le tout manque d'unité de composition.

On retrouve pour la ...ième fois les vieilles critiques formulées contre l'hypocrisie et le jansénisme de la province de Québec. Le héros du roman, Firmin Bouchette, a été chassé du collège à cause de son indépendance d'esprit. Marqué par cette injustice, il ne réussit que médiocrement dans la vie et il est bientôt victime d'une aventure tragique où il est accusé d'avoir tué Marion Val, une jeune fille qu'il fréquente, dans une sortie... en voiture... la nuit !

En fait, il est innocent. Nous l'apprenons après que le réflexe

pharisaïque de notre bonne Province s'est mis à jouer, après que les prédicateurs ont daubé d'une façon stupide sur les mœurs du temps, après que les bourgeois bien-pensants ont été heureux de ce scandale, vrais tartuffes pleins de pitié pour les fautes des autres.

Le coupable, c'est surtout le père de Marion Val, une espèce d'imbécile qui menace de mort sa fille si elle continue de fréquenter Firmin. Mais ce farouche bonhomme est le produit authentique (?) de la province de Québec, « ce maudit pays de sépulcres blanchis » (p.75). Et c'est ce qui est grave !

Les deux premiers tiers du roman ont l'allure d'un roman policier dans lequel l'auteur décoche ses traits cinglants contre l'Eglise et la bourgeoisie. Ces pages sont écrites dans un style trop facile. Puis, au dernier tiers, ça tourne court. Finie l'enquête ! On a la confession elle-même du détenu. Là, l'écriture change. Vous diriez un autre roman. Le drame est raconté avec intensité et reflète l'âme douloureuse de Firmin et de Marion, leur amour, leurs cris et leurs larmes jusqu'à l'insupportable destin. On a parfaitement narré un drame psychologique profond, celui de deux êtres affolés qui se quittent et se rejoignent, s'aiment et se détestent à la fois, poursuivis par la fureur sadique d'un père qu'on ne voit pas, mais dont la présence est lourde et pressante. Du point de vue artistique, ces pages ont une grande valeur et font regretter amèrement ce qui précède.

Jean Lemoine, dans *Convergences*, parle de la « déconfiture mal-

saine » où aboutit l'amour de tant de romans canadiens-français. Le roman de Jean Pellerin qui nous conduit à l'aventure sordide de l'hôtel louche où Firmin rencontre Marion et au drame qui s'ensuit en automobile en est encore, hélas ! un authentique exemple.

Paul GAY, c.s.sp.

SAINT-ONGE (Paule)

LA MAITRESSE. [Montréal] Cercle du Livre de France [1963]. 184p. 21cm.

Pour adultes

J'aime lire Paule Saint-Onge. Elle écrit bien. De tous nos romanciers, elle est peut-être celle qui a la phrase la plus plaisante, un rythme agréable, une aisance évidente, une recherche qui sait demeurer discrète.

Son premier ouvrage *Ce qu'il faut de regrets* l'a signalée à l'attention du public comme un écrivain de promesse. *La maîtresse* confirme cette opinion.

Ces nouvelles sont des tableaux de ménages. Milieux ouvriers, humbles gens parvenus parfois au rang de petits bourgeois. Les difficultés les ont marqués. Des complexes se sont développés qui ont empoisonné leurs relations avec leurs proches. On est devenu gauche; on parvient même à se faire détester pour ses maladresses alors qu'on essaie timidement de prouver son amour.



Paule SAINT-ONGE

Personnellement, je voudrais que Paule Saint-Onge renouvelle son inspiration. *Ce qu'il faut de regrets*, *Intermittences* et *Week-end à Ottawa*, c'est du même et du pareil. Sans doute, elle est agréable d'ingénuité, charmante aussi cette séquence de la vie des époux, qui croyant retrouver leur jeunesse à revivre un nouvel amour, perçoivent la duperie de leur imagination et reviennent au conjoint l'âme en fête, tout heureux de se dire qu'on ne les y trompera plus. Et l'auteur, qui se veut réaliste, ne manque pas d'ajouter que d'avoir fait l'amour avec une ferveur nouvelle, dans l'euphorie du moment, a mieux soudé les cœurs et les âmes.

Les meilleurs moments du livre sont ceux où je m'arrête de lire, où, poursuivant ma course sur l'élan que m'a donné le livre, j'invente ma propre pensée, grâce au génie de l'auteur.

Evidemment, si je lis un livre sans m'interrompre, à toute vitesse pour en connaître la fin, comme un roman policier, je ne suis pas moi-même une seconde; la lecture m'a « aliéné ». Mais si vous ne lisez jamais, il vous sera loisible d'être pleinement personnel dans le marécage de vos ruminations solitaires !

Louis EVELY, *ptre*

J'adresserais un autre reproche à Paule Saint-Onge. Elle n'y a peut-être pas réfléchi, mais elle risque d'ennuyer son public à ajouter « des fonds de tiroir » pour remplir les pages d'un livre. La tentation est grande de sortir les textes sur lesquels on s'est fait la main. On les retouche quelque peu et on se dit que ça peut aller. Le succès dans la nouvelle suit habituellement une longue expérience dans le roman. Cela demande de la virtuosité, un talent très varié et une imagination à la « Thériault ».

Mais pourquoi diable Paule Saint-Onge ne s'évade-t-elle pas du « commérage » du foyer, des « chicanes » de la parenté, du conjoint infidèle ? C'est vieux comme notre mère Eve tout cela ! On a écrit là-dessus des millions de bouquins. C'est curieux comme on a l'imagination peu fertile chez nous. Pourtant il s'en brasse des idées au Québec actuellement; notre monde couvait une ébullition sans précédent. Nos romancières vivent-elles dans un circuit fermé ? Elles en sont encore à l'alcove comme à « la belle époque ». Leur univers se limite-t-il aux frémissements de l'amour et aux couches ? Le plus étonnant est qu'elles se croient de l'originalité. Qu'il faille le leur dire, cela me paraît le comble. Un journal « français de France » nous servait à l'été l'algarede suivante: à savoir qu'au Canada français, en fait de culture, on cultive surtout celle de la première syllabe du mot. Et nous filons la tête haute ! Ce que nous devons faire naïfs !

Jules GRONDINES

N.B. La dernière réflexion de notre collaborateur s'applique non pas à Paule Saint-Onge mais à une certaine littérature canadienne (N.D.L.R.).

Suggestions pour Noël

Titres à offrir aux adolescents

ADOLESCENCE ET AMOUR

par Ovila Melançon, c.s.c.

\$2.00

Un sujet d'actualité: les fréquentations prématurées

L'ÉCOLE DE LA VIE

par Laure Hurteau

\$2.00

Une journaliste de carrière répond aux questions et aux problèmes des adolescentes

LE CINÉMA ET L'ADOLESCENT

par Evariste-C. Jacob, i.c.

\$2.25

Un éducateur pose des jugements intéressants sur l'action bienfaisante ou néfaste du cinéma dans l'intelligence et le cœur d'adolescents.

Dans la collection "Alouette Bleue"

PIEDS NUS DANS L'AUBE

par Félix Leclerc

\$1.00

Un roman autobiographique qui demeure le favori de la jeunesse car celle-ci retrouve dans les thèmes chers au chansonnier-troubadour, ce qu'il y a en elle d'informulé.

FIDES 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal **FIDES**

Littérature

SIMENON (Georges)

LES ANNEAUX DE BICÊTRE. Roman. Paris, Editions Presses de la Cité [1963]. 313p. 22cm.

Pour adultes

Frappé d'hémiplégie, qui paralyse un côté du corps et enlève la parole, René Maugras est transporté à l'hôpital psychiatrique de Bicêtre. Revenu à la conscience, il voit des sortes d'anneaux mouvants, il entend des cloches.

Le récit n'est qu'un long monologue intérieur, l'histoire d'une prise de conscience qui coïncide avec une résurrection.

Maugras est un grand directeur de journal. Durant sa longue hospitalisation, son cerveau étonnamment lucide suit le cheminement de sa pensée; il convoque au tribunal de sa conscience psychologique soi-même, ses épouses successives,



Georges SIMENON

ses amis, etc... Il cherche une vérité qu'il n'a jamais osé approfondir et le fuit encore. Il ignore l'angoisse métaphysique.

Dans ce nouveau genre de roman, Simenon en est resté à ses motivations habituelles, frustes et sommaires — sexe, alcool, complexe d'infériorité ou vanité sociale —, qui commandent le psychisme de l'individu. L'érotisme de l'homme vieillissant tient une place presque obsessionnelle; c'est pour son héros le symbole de la guérison! Au-dessus d'un monde

sans volonté et sans véritable amour, il y a un ciel vide ou presque. Mais le romancier de l'instinct, ce « policier de l'âme », sait au moins nous inviter à découvrir, sous la façade des attitudes psychologiques et morales, la solitude profonde d'un homme livré à lui-même, pris au piège de sa propre faillite. *Les anneaux de Bicêtre* est le roman de l'homme qui se défait, qui découvre le néant de la vie. A quand le roman où Simenon exprimerait la volonté de l'homme de se construire ?

Romain LEGARE, o.f.m.

Vient de paraître

André Lazzarini

PAUL VI

sa vie sa personnalité

180p. 24 illustrations \$2.75

Le biographe, rédacteur à l'Osservatore Romano, connaît Mgr Montini depuis qu'il est au service du Saint Siège et nous retrace avec compétence

- son milieu familial
- son ministère auprès des étudiants
- son activité comme substitut et comme pro-secrétaire
- son action pastorale et charitable à Milan
- son influence discrète mais certaine sur le concile
- les débuts de son Pontificat

Rappel

C. Bihlneyer et H. Tuchle

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Tome I — L'Antiquité chrétienne, adapté par Charles Munier. 564p. (relié) \$11.55

Tome II — Le Moyen Age, adapté par M. H. Vicaire, o.p. 468p. (broché) \$8.00 (relié) \$10.50

Tome III — à paraître.

Manuel complet dans lequel les étudiants pourront puiser des connaissances exactes, historiques, dogmatiques, patriotiques et hagiographiques.

ÉDITIONS SALVATOR

En vente chez FIDES,
25 est, rue Saint-Jacques, Montréal

PELLISSIER (Marcelle)

LA MAGNIFIQUE AVENTURE. La vie de saint Jean Bosco. Saint-Maurice, Editions Saint-Augustin, 1963. 139p. ill. 19.5cm. (Coll. *Yves et Colette*, no 16)

Pour jeunes

Ce volume que l'on ouvre sans enthousiasme, tant les couleurs criardes de la couverture choquent l'œil, se révèle une heureuse innovation dans l'art de la biographie. L'auteur a imaginé de raconter les plus savoureux épisodes de la vie de Jean Bosco à un jeune garçon nommé Jean-Marie. Les commentaires de ce garçonnet rendent chacun des chapitres plus actuels et partant plus vivants car ils correspondent très bien aux réflexions que pourront avoir les jeunes lecteurs, lesquels ne manqueront pas, à cause de cela, de s'identifier à Jean-Marie. Cette œuvre est celle d'un auteur très averti de la psychologie enfantine, de ses réactions à la lecture de ce genre d'écrit. On aime cette quasi complicité de Madame Pellissier avec ses lecteurs aux dépens de son récit, lorsqu'elle fait dire à Jean-Marie:

« Il est bien un peu barbe, ce chapitre... Heureusement que c'est bientôt la fin du livre... Parce que, si ça allait continuer comme ça... »

« Mais c'est égal: sainte Marie, je veux bien vous aimer de tout mon cœur. Vous voyez: je m'appelle Jean, comme Don Bosco; et puis, Marie, comme vous. Je suis un peu votre filleul, pas seulement votre fils comme tous les autres !... Alors, je vous demanderai

toujours conseil, quand j'aurai des embêtements.

« Je promets de les écouter... »

« Je dirai: « A vos ordres, ma Colonelle... » »

C'est s'adresser assez cavalièrement à la Vierge, j'en conviens, que de lui dire: « Ma Colonelle », mais enfin, souvenons-nous que l'appellation jaillit spontanément du cœur d'un très jeune garçon.

Cette vie de saint échappe à tous les dangers du genre, c'est-à-dire au prêchi-prêcha, à la grisaille, à la mièvrerie. En somme, *La magnifique aventure* est une réussite tant au point de vue de la forme que du fond.

Quant à la couverture de ce volume, elle a l'aspect rébarbatif de l'écorce recouvrant certains fruits mais elle cache, comme elle parfois, un fruit délectable.

Denise HOULE

VERGRIETE (Jean)

STOLZIG ET LA SAUVAGEONNE. Illustrations de Michel Braidy. Paris, Editions Fleurus [1963]. 123p. ill. 18cm. (Coll. *Mission sans bornes*)

Pour jeunes

Stolzig, gamin de douze ans, vivait au huitième siècle en Germanie, plus précisément dans la par-

tie septentrionale de la forêt de Hesse. Hagen, père de l'enfant, était le chef d'une tribu que ni la civilisation romaine ni la foi chrétienne, en cette année 743 après Jésus-Christ, n'avaient encore atteinte au creux de sa vallée perdue. Bientôt, saint Boniface et ses moines allaient venir y implanter dans le cœur des hommes, comme çà et là dans le pays, la croix du Sauveur du monde.

Mais à cette époque, les sorciers de village exerçaient une grande influence sur les gens... et cela ne facilitera pas toujours la tâche des évangélistes.

Ce récit ajoute d'autres belles pages à l'histoire du catholicisme racontée dans plusieurs volumes de cette collection, pour le bénéfice des jeunes. Quelle belle initiative que la collection *Mission sans bornes* ! — nous ne le dirons jamais assez ! — dans le courant actuel de l'histoire de l'Eglise. Le présent volume est d'un intérêt soutenu et d'une écriture adaptée aux douze-quinze de notre époque.

Une seule réserve: l'illustration de la couverture de même que celle de la page 71 ne correspondent pas à l'âge des héros du récit: Stolzig et Hella, en effet, ont l'air d'avoir tous deux vingt ans quand en réalité ils ont une douzaine d'années. Ce ne sont que menus détails me dira-t-on, mais je sais que les jeunes aiment ces détails qui font la perfection d'une œuvre.

Denise HOULE



Philosophie

GABORIAU (Florent)
L'entrée en métaphysique. Orientations. Vol. I. [Tournai] Casterman, 1962. 466p. 22cm. (Coll. Nouvelle initiation philosophique) Relié.

Religion

BERGHOFF (Stéphane)
Femme heureuse, mariage heureux, ou Les lois de l'harmonie conjugale et du bonheur familial. Traduit par Pierre et Maryse Lachery. Mulhouse, Salvator, 1962. 145p. 18.5cm.
BIHLMAYER (C.) et TUCHLE (H.)
Histoire de l'Eglise. Tome I: L'Antiquité chrétienne. Adapté par Charles Munier. Mulhouse, Salvator, 1962. 564p. 21cm. (Coll. Les Précis Salvator) Relié.

Dédicace d'une église. Traduction A.-M. Roguet. Introductions, monitions, notes de P. Jounel. Tournai, Desclée [1962]. 168p. 16.5cm. (Coll. Centre de Pastorale liturgique) DUESBERG (Dom Hilaire)

Antidote à la mort. [Tournai] Casterman, 1962. 113p. 21cm. (Coll. Bible et Vie chrétienne)

EN COLLABORATION
Deuxième dimanche après l'Épiphanie. [Bruges] Biblica [1962]. 111p. 20.5cm. (Coll. Assemblées du Seigneur, no 16)

EN COLLABORATION
Deuxième dimanche de Carême. [Bruges] Biblica [1963]. 107p. 20.5cm. (Coll. Assemblées du Seigneur, no 28)

EN COLLABORATION
L'éducation du sens du péché au catéchisme. [Bruges] Biblica, 1962. 72p. 21.5cm. (Coll. Notre catéchèse, no 8)

EN COLLABORATION
Fête de l'Épiphanie. [Bruges] Biblica [1962]. 107p. 20.5cm. (Coll. Assemblées du Seigneur, no 13)

EN COLLABORATION
Temps de l'Avent. [Bruges] Biblica [1962]. 103p. 20.5cm. (Coll. Assemblées du Seigneur, no 2)

EN COLLABORATION
Troisième dimanche après l'Épiphanie. [Bruges] Biblica [1962]. 95p. 20.5cm. (Coll. Assemblées du Seigneur, no 17)
ESTIENNE (Y.)

Notre-Dame de la Salette. Genval, Editions Marie-Médiatrice [s.d.]. 170p. ill. (h.-t.) 20.5cm.

GHISONI (Paul)
Eschatologie infernale. Paris, La Colombe [1962]. 269p. 21cm. (Coll. Unité, no 4)

GODEFROID (Jean), o.p.
Catéchèse biblique et liturgique des sacrements. 2e édition. [Bruges] Biblica, 1962. 77p. 21.5cm. (Coll. Notre catéchèse, no 9)

HAJJAR (Joseph)
Les chrétiens uniates du Proche-Orient. Paris, Editions du Seuil [1962]. 380p. 20.5cm. (Coll. Les Univers)

HANI (Jean)
Le Symbolisme du Temple chrétien. Paris, La Colombe [1962]. 203p. 21cm.

JOUNEL (Pierre)
Les ordinations. Traduction du C.P.L. Tournai, Desclée [1963]. 174p. 16.5cm.

KIRCHGASSNER (E.)
Sermons nouveaux pour notre temps. Deux allocutions pour tous les dimanches de l'année. Traduit par l'Abbé X. Fessler. Mulhouse, Salvator, 1962. 371p. 19cm. (Coll. La Prédication nouvelle)

LACOUAGUE (Gaston), s.j.
Notre-Dame de nos prières. [Tours] Mame [1962]. 314p. 18cm.

LAMIRANDE (Emilien), o.m.i.
La Communion des Saints. Paris, Arthème Fayard [1962]. 127p. 19cm. (Coll. Je sais — Je crois, no 26)

LECUYER (Joseph), c.s.sp.
Le Sacrifice de la Nouvelle Alliance. Le Puy, Editions Xavier Mappus [1962]. 300p. 23cm.

LELUBRE (F.) et LAURENTIN (A.)
Initiation des enfants à la liturgie. 4e édition revue et augmentée. [Bruges] Biblica, 1962. 139p. ill. (h.-t.) 21.5cm. (Coll. Notre catéchèse, no 5)

LOVASIK (Lawrence G.), s.v.d.
L'Eucharistie dans notre vie. Vol. I: La présence réelle — Le Saint Sacrifice de la messe. Traduit de l'anglais par G. Le Chapelier et Th. Vallin. Paris, Editions Saint-Paul [1963]. 159p. 18cm.

MAERTENS (D. Th.), GRESSIER (Abbé J.),
MARIE DE ST-DOMINIQUE (Mère)

Le thème « Lumière-Ténèbres » au Catéchisme. Illustrations par des enfants. [Bruges] Biblica, 1962. 101p. ill. 21.5cm. (Coll. Notre catéchèse, collection de Pastorale catéchétique, no 7)

ROME (Chanoine Etienne)
Mon catéchisme d'homme. Préface de Mgr Marty. Paris, La Colombe [1962]. 165p. 21cm.

SHEIL (Léonard), s.j.
« Priez ainsi... ». Traduit par René Virrion. Mulhouse, Editions Salvator, 1963. 162p. 19cm.

SUBTIL (J.), s.j.
Et votre âme vivra. Thèmes de méditations pour retraites du mois. 2e série. Toulouse, Apostolat de la prière [1962]. 183p. 19cm. (Retraites et Récollections sur la vie religieuse, no VI)

THONE (Chanoine Paul)
Toi, du moins... console-moi! 2e édition. Genval, Editions Marie-Médiatrice [s.d.]. 117p. 18cm.

Littérature

LE NORMAND (Michelle)
Couleur du temps. Roman. Montréal, Fides [1962]. 118p. 22cm. (Coll. Rêve et vie)

L'ERMITE (Pierre)
Pas de prêtre entre toi et moi. Montréal, Fides [1962]. 179p. 22cm.

Géographie

LACOUTURE (Simonne)
Egypte. [Paris] Editions du Seuil [1962]. 191p. ill. 18cm. (Coll. Petite planète, no 30)

METRAUX (Alfred)
Les Incas. [Paris] Editions du Seuil [1962]. 189p. ill. 18cm. (Coll. Le temps qui court, no 26)

MONTEIL (Vincent)
Maroc. [Paris] Editions du Seuil, 1962. 188p. ill. 18cm. (Coll. Petite planète, no 31)

POZNANSKA-PARIZEAU (Alice)
Voyage en Pologne. Montréal, Les Editions du Jour [1962]. 155p. ill. (h.-t.) 20cm. (Coll. Les Pays du jour)

Biographie

CATHERINE DE JESUS-CHRIST (Mère)
Au chevet de la souffrance. Nouvelle édition complétée par Mère Jean du Sacré-Cœur. Paris, La Colombe [1962]. 198p. 21cm.

COTE MORALE DES NOUVEAUTÉS EN LIBRAIRIE

Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Pour les ouvrages étrangers, cette cote a été établie après consultation attentive de diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification, si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

- ARMSTRONG (A.), *Capitulation sans conditions* TB**
Ouvrage d'histoire. L'auteur tente d'analyser quels furent, en Allemagne et en Europe, les effets de la capitulation sans conditions exigées par Roosevelt à la conférence de Casablanca. Très documenté et objectif, cet ouvrage est très intéressant pour les fervents de l'histoire.
- BAKER (D.), *Cassandra au mariage* B**
Roman. A l'occasion du mariage de sa sœur jumelle, une jeune fille de 24 ans se rend au ranch familial pour tenter d'empêcher un mariage qui la désespère. N'ayant pu réussir, elle tente de se suicider et sera sauvée de justesse par le fiancé de sa sœur, qui est médecin. Après le mariage, la jeune fille comprendra qu'elle n'a pas pour autant perdu l'affection de sa sœur et elle reprend sa vie d'étudiante. Analyse intéressante d'un cas psycho-pathologique de jumelle. Ouvrage tout en nuances et peinture amusante de la vie familiale américaine en milieu aisé.
- BUREN (M.), *L'autre femme* B?**
Roman. Dans une maison de campagne, deux femmes sont réunies pour le week-end: la veuve de Simon et celle qui fut sa maîtresse. Le passé est évoqué par chacune des deux femmes, fort différentes l'une de l'autre. Intrigue banale. Roman de mœurs assez décevant. Aucun souci moral et religieux mais aucune scène réaliste.
- DALAI-LAMA, *Ma terre et mon peuple* B?**
Mémoires. Personnalité attachante et sympathique, le Dalaï-Lama raconte ici son enfance ainsi que sa carrière politique dans un pays qui fut le théâtre de nombreux conflits. Belle évocation de la vie du peuple tibétain. Intéressante page d'histoire contemporaine écrite par un homme dont on admire la sérénité et la confiance en Dieu. Pour lecteurs cultivés et bien formés au point de vue religieux.
- GANNE (G.), *Les plages de l'hiver* B**
Roman. Un neurologue qui vient de perdre une vieille amie qui fut la confidente et la conseillère de ses jeunes années, s'interroge sur son passé, ses réussites et ses tentations actuelles. Pour rester fidèle à l'idéal qu'il s'est fixé: « être soi-même en servant à quelque chose », il abandonne sa clientèle et se consacre à la recherche scientifique dans la solitude des « plages d'hiver ». L'auteur manifeste dans ce livre un réel talent de psychologue et de moraliste. Dommage que son style soit d'un lyrisme si ampoulé!
- HUGUES (T.J.) et LUARD (D.E.T.), *Le développement économique de la Chine communiste, 1949-1960* TB**
Etude sur l'économie chinoise depuis l'installation du régime communiste jusqu'à nos jours. Cet ouvrage permet de pressentir la place que prendra la Chine dans l'industrie et le commerce du monde de demain. Pour lecteurs cultivés.
- INNES (H.), *Furie Atlantique* TB**
Roman. Le narrateur apprend que son frère, porté disparu il y a vingt ans, se cachait sous un nom d'emprunt dans le nord des Hébrides. Il part à sa recherche et, au terme d'une effroyable opération d'évacuation de l'île de Laerg, il aura la clé de cette dramatique disparition. Style sobre et évocateur. Récit très palpitant d'une dangereuse évacuation.
- LANOUX (A.), *Bonjour, monsieur Zola* B**
Biographie de Zola. L'auteur tente de faire la lumière sur un homme extrêmement controversé, et il n'y réussit pas complètement. Livre bourré de documents et de témoignages d'où la figure de Zola apparaît sous un jour assez favorable. Biographie qui demeure intéressante malgré le lourd bagage documentaire. A réserver aux lecteurs cultivés et de bon jugement.

MADARIAGA (S. de), *L'Amérique latine entre l'Ours et l'Aigle*

TB

Tableau de la vie politique, économique et sociale des divers pays de l'Amérique latine, aux prises avec les influences contraires des Etats-Unis et de l'U.R.S.S. Ouvrage de valeur.

NEKRASSOV (V.), *Kira*

B

Roman. Sous l'œil complaisant de son mari, Kira, femme sculpteur renommée, mène une vie de bohème et « s'arrange » pour concilier, au tribunal de sa conscience, la fidélité conjugale et l'adultère... La maladie de son mari arrachera la jeune femme à son inconscience cruauté et à son égoïsme. Personnage féminin assez attachant malgré tout. Roman bien écrit dans un style plein de charme et de finesse.

NICOLAI (M.), *Où reposer la tête*

B?

Roman. Une jeune fille qui avait vécu une existence sage et paisible dans une maison de campagne fait un jour la rencontre, au cours de vacances au bord de la mer, d'un homme dont l'amour la comble. Elle espère l'épouser lorsqu'elle apprend qu'il est un homme de joie. Elle est d'abord désespérée de cette découverte, puis tout finira par s'arranger. Ouvrage bien fait, bien écrit et où la faune pittoresque d'Ostende est bien évoquée. Pour lecteurs avertis.

PEARSON (N.), *Le jardin secret*

B

Roman. Une jeune Anglaise, Lucy, s'estimant lésée par le mariage d'une amie avec qui elle vivait, accepte un poste de gouvernante à Florence dans une riche famille d'aristocrates. Elle se lie d'amitié avec une nièce pauvre et charmante. Mais quand celle-ci lui aura ravi l'amour du jeune avocat sur lequel elle comptait, Lucy s'arrangera pour se venger une fois pour toutes... Roman sentimental. Personnages plutôt conventionnels.

PEYRE (J.), *L'alcade de San Juan*

TB

Roman où nous retrouvons le fringant capitaine de Saint-Armou, le héros des *Lanciers de Jerez* et des *Remparts de Cadix*. Après s'être introduit dans Cadix assiégée par les Français, le turbulent capitaine devra son salut à une jeune Andalouse qu'il finira par épouser. Histoire romanesque où abondent les beaux sentiments et les coups de sabre.

PONS (R.), *Un chrétien au service de l'enseignement public*

TB

Courte biographie de Roger Pons, suivie d'inédits réunis après la mort de ce dernier. On sait que Roger Pons eut une brillante carrière dans l'enseignement et qu'il laissa le souvenir d'un extraordinaire éveilléur d'âmes. On trouvera, dans cet ouvrage, d'intéressantes réflexions sur la culture clas-

sique, sur la spiritualité conjugale, etc. Ouvrage à recommander aux éducateurs, parents et maîtres.

RITZEN (Q.), *L'album*

B

Roman. Aux portes de la mort, un vieil homme feuillette l'album de ses photos familiales et médite sur les succès frelatés de sa vie. Histoire banale, mais où le romancier a su, en évoquant les êtres et les choses par petites touches, mettre beaucoup de charme et de poésie. Style d'une sobre élégance.

SOLLERS (P.), *L'intermédiaire*

B

Recueil de onze essais où l'auteur trouve matière à réflexions sur les sujets les plus disparates. Ces réflexions, tantôt subtiles, tantôt nébuleuses, sont d'inégale valeur. Pour lecteurs patients et amateurs de rébus intellectuels.

STEVO (I.), *Le bon vieux et la belle enfant* . . .

B

Trois nouvelles qui traitent de la recherche de la liberté et du problème du libre arbitre. Tous les personnages cherchent à se libérer sans y réussir. Ouvrage remarquable par la profondeur de l'analyse psychologique et la qualité du style. Pour lecteurs cultivés.

TRUSS (S.), *Suivez le guide*

TB

Roman policier. Un descendant d'une famille noble est disparu depuis sept ans et sa femme intente une action pour faire reconnaître sa mort. Mais le disparu est-il vraiment mort? Un reporter, très curieux, finira par le savoir. Aventures pittoresques et captivantes. Personnages bien campés.

VENNER (M.), *Le démon des voyages*

TB

Autobiographie. Passionnée de voyages, l'auteur raconte les aventures qu'elle a connues entre 21 et 27 ans. Championne d'échecs, pilote d'avion, motocycliste acrobate, professeur de judo et globe-trotteur, l'auteur a connu les métiers les plus aventureux et elle nous raconte ses expériences d'une façon très simple mais très vivante et très agréable.

WHITE (J.-M.), *L'heure du rat*

B

Roman. Un fonctionnaire anglais, profondément marqué par un séjour de quatre ans dans un camp de prisonniers, a juré de venger les nombreux camarades torturés et abattus par le cruel chef du camp. Un jour, au hasard d'une rencontre commerciale, il le reconnaît dissimulé sous un nom d'emprunt, et il aura tôt fait de mettre à exécution sa vengeance. Ouvrage attachant et plein de résonances humaines. Le cas de conscience de l'ancien prisonnier est bien exposé. Le drame psychologique est mêlé à une intrigue policière adroitement nouée. Pour adultes cultivés.

SIGNIFICATION DES COTES

M C'est-à-dire *mauvais*: livres à proscrire. Les livres qui tombent sous les lois générales de l'Index sont cotés *mauvais*. Tous les livres à proscrire ne sont pas mis nommément à l'Index; il suffit qu'un livre tombe sous les lois générales de l'Index pour qu'on soit tenu, en conscience, de s'en interdire la lecture.

D C'est-à-dire *dangereux*: livres qui peuvent être dommageables à la majorité des lecteurs, soit à cause des implications doctrinales plus ou moins fausses qu'on y trouve, soit à cause de la licence morale qui s'y étale, soit à cause d'une grave indécence dans les descriptions.

B? C'est-à-dire *appelle des réserves*: ces réserves peuvent être plus ou moins graves. Cette cote s'applique à des volumes qui sont sains dans l'ensemble, mais dont quelques pages sont discutables, soit à cause des idées émises, soit à cause d'une certaine indécence dans les descriptions.

B C'est-à-dire *pour adultes*: les livres de cette catégorie n'appellent aucune réserve, mais ne conviennent qu'aux adultes. Quoique irréprochable, un livre coté B pourrait présenter certains dangers pour les jeunes qui n'ont pas l'expérience de la vie.

TB C'est-à-dire *pour tous*: livres qui peuvent être mis entre toutes les mains.

LE COURRIER DES LECTEURS

« Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer la cote morale des volumes suivants: *La Favorite de Bertrand Vac*, Une extrême amitié d'Henri Troyat, Quel est votre quotient psycho-sexuel? de L. Gendron. Veuillez agréer mes remerciements. » S.C.L. (Montebello)

— *La Favorite* de Bertrand

Vac est un ouvrage coté mauvais. Vous trouveriez, dans le numéro de juin dernier de *LECTURES*, à la page 263, une étude assez élaborée sur cet ouvrage. L'ouvrage de Lionel Gendron appelle des réserves et convient par conséquent aux lecteurs avertis; il a fait l'objet d'une courte recension dans la livraison de septem-

bre de *LECTURES*. Quant au dernier roman de Troyat, la cote n'en a pas encore été établie, mais il est possible que ce livre appelle des réserves plus ou moins sérieuses; dans un prochain numéro de la revue, nous publierons une recension sur cet ouvrage, recension qui sera accompagnée de la cote morale.

Aux collectionneurs de "Lectures"

Pour donner suite aux doléances exprimées par de nombreux abonnés, nous étudions présentement la possibilité de réimprimer certains tomes de la nouvelle série de *LECTURES* qui sont épuisés, tels que:

T. 1 : 1954-1955

T. 2 : 1955-1956

T. 3 : 1956-1957

T. 4 : 1957-1958

T. 5 : 1958-1959

Etant donné que le tirage de cette réimpression sera forcément très limité, le prix de ces volumes sera le double du prix régulier, soit dix dollars l'exemplaire relié.

Nous prions donc nos abonnés de nous dire quel(s) tome(s) ils seraient intéressés à acheter dans le cas d'une réimpression. Si nous avons suffisamment de demandes, nous ferons réimprimer dans le plus bref délai possible. Mais si les demandes ne sont pas suffisamment nombreuses, nous nous verrions forcés d'abandonner notre projet. Prière d'adresser vos nom et adresse à:

LECTURES,
25 est, rue Saint-Jacques,
Montréal.

N.B. N'envoyez pas d'argent; spécifiez seulement quels tomes vous intéressent.

LA VOIX DES MAITRES

On trouvera sur le marché du disque:

— Noël de jadis — Noël nouvelet; Chantant Noël, Noël... sur la musette; Dans cette étable; Braves gens du voisinage; C'est le soir de la Noël que Jésus est né; Là vou qu'tu cours donc si vite...; Bonnes gens du voisinage accourons voir le doux petiot; Entre le boeuf et l'âne gris; Retentissez, sonnez, musique angélique; Quel bruit sur cette terre et quell' troublante nuit... Des petits chefs-d'œuvre du vieux folklore régional mis en valeur par un magnifique ensemble orchestral et d'excellents solistes. Un livret joint au disque offre le texte et la musique des pièces exécutées. (Disque UNIDISC 25 129 M-33)



— Un enfant nous est né, Joie au ciel, Venez Seigneur venez nous sauver. Chants du R.P. Deiss, exécutés par la Schola du Grand Scolasticat des Pères du Saint-Esprit de Chevilly et par la Chorale Elisabeth Brasseur. Au revers de la pochette, on trouve le texte et le commentaire des chants. (Disque STUDIO SM 45 82-45)



— Cantiques (cycle de Noël: Il entrera dans son sanctuaire le Messie que vous désirez (Avent), Chantons Noël l'Emmanuel (Noël), Splendeur de la gloire du Père (Epiphanie). Musique de Pierick Houdy, paroles adaptées de la Bible par le R.P. A.-M. Cocagnac. Chants destinés aux paroisses. (Disque MUSICA SACRA, distribution LUMEN, 12 501-45)



— Nuit de Noël. — As-tu cher Léandre ouï cette voix; Ecoutez tous, bergers, la douce musique des anges dans les cieus; La jambe me fait mal; Dans ces champs, à vos musettes; Voici le jour de la naissance du Roi des cieus; Et bon, bon, bon. Noël harmonisés par Robert Planel, chantés par la Chorale des professeurs de la ville de Paris avec voix d'enfants. (Disque L'ENCYCLOPEDIE SONORE 460 E 801-45)

— Veillée de Noël pour notre temps. (2 disques JERICO 450 et 451-33)



— La Pastorale de l'enfant perdu. Scénario de Pierre Tchernia, réalisation musicale de Roland Douatte. (Disque UNIDISC 30 103-33)



— Rendez-vous à Bethléem. Dialogue et scénario d'Yves Garance. (Disque UNIDISC 30 109 S-33)



— Noël avec Marie. Paroles de Jocelyne François, musique de Marie-Claire Pichaud. (Disque STUDIO SM 45 100-45)



— La petite fille aux allumettes. Conte d'Andersen raconté par Annie Ducaux. Texte intégral sur l'album. (Disque ADES, Petit Ménestrel, album 61)



— Trois brins de paille. Conte de Noël de Suzanne Cornillac. (Disque PASTORALE ET MUSIQUE PM 25 034-33)



— Le Noël d'Anawi. Conte de Barthélémi, illustration musicale de Marcel et Marca. (Disque PASTORALE ET MUSIQUE PM 25 019-33)



— Contes et poèmes de Noël par Marie Noël. Le Noël du riche honteux, Berceuse de la Mère-Dieu, Le Noël du chameau, Noël et morale aux maisons sur la prudence. Interprète: Alain Cuny. (Disque UNIDISC 30 125 M-33)



— Veillée de Noël. Ce disque présente l'équivalent en français des Matines canoniales chantées avant la Messe de minuit: Invitatoire, Hymne, trois Nocturnes avec Antiphones, Leçons et Répons. Textes sur la pochette. (Disque STUDIO SM 25 A 110-33)



— Poèmes de Marie Noël. Chant de la couronne, Convoi, Chèvrefeuille, Supplique des auxerrois à saint Germain. (Disque PASTORALE ET MUSIQUE PM 17 037 M)

RÉIMPRESSIONS



P. Aubert de Gaspé

LES ANCIENS CANADIENS...

Qui n'a pas lu dans sa jeunesse *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé? Voilà une œuvre qui figurait autrefois au palmarès annuel de nos institutions scolaires et qui enthousiasmait les jeunes imaginations. Curieusement, elle n'a pas trop vieilli et on la retrouve aujourd'hui avec beaucoup de plaisir. Réimprimée dans la collection *Alouette bleue* cette histoire colorée, tirée de la guerre de la conquête, intéresse encore jeunes et moins jeunes. Philippe Aubert de Gaspé mit dans son roman tout ce qu'il possédait de souvenirs et ils étaient nombreux puisque l'auteur des *Anciens Canadiens* vint à la littérature à soixante-dix ans passés. Légendes, chansons de folklore, récits vécus et authentiques: ce sont là les thèmes d'un roman qui se lit comme une tranche d'histoire.

Livre de poche, 355 pages: \$1.00

PIEDS NUS DANS L'AUBE...

La vogue de ce roman autobiographique ne se dément pas. Il paraît de nouveau, réimprimé dans la collection *Alouette bleue* et nous émeut encore par sa sincérité, la poésie des souvenirs que Félix Leclerc y jette par brassées.

Heureux homme d'avoir possédé pareille enfance! Heureux homme qui a vécu à la campagne, au sein d'une famille nombreuse, dans cette «*vallée de noisettes, de glands, et le Saint-Maurice au milieu*»...

L'univers de Félix Leclerc crée l'illusion, enchante par de petits traits charmants, mystérieux, qui ne touchent à peu près pas à la réalité. N'est-ce point là d'ailleurs le secret de la popularité du poète qui ne diminue pas depuis tant d'années? Le don du rêve transposé dans ses œuvres a valu à Félix de demeurer le favori d'un public qui ne cesse de l'entourer. La jeunesse d'aujourd'hui, comme celle d'il y a quinze ans, retrouve dans les thèmes chers au chansonnier-troubadour, ce qu'il y a en elle d'informulé. Là s'explique une fidélité que *Pieds nus dans l'aube* viendra encore confirmer.

213 pages: \$1.00



Félix LECLERC



JEAN XXIII

MATER ET MAGISTRA...

La réimpression du document capital qu'est *Mater et Magistra* intéressera les laïcs engagés dans l'action sociale. Plus que jamais, devant l'accroissement des problèmes des travailleurs, le chrétien a besoin de connaître la pensée de l'Eglise sur la question. A sa parution, l'encyclique de Jean XXIII entraîna l'adhésion universelle car le Souverain Pontife y étudiait en profondeur les développements récents de la question sociale à la lumière de la doctrine chrétienne. C'est un texte qui s'ajoute aux grandes encycliques, celle de Léon XIII, *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno* de Pie XI.

La rémunération des travailleurs, les exigences de la justice, le droit à la propriété, les aspects nouveaux de l'économie, le problème crucial des pays sous-développés: autant de points majeurs étudiés dans *Mater et Magistra*, réimprimé dans la collection *Alouette bleue*.

140 pages: \$0.50

L'ÉCOLE DE LA VIE...

De pressantes demandes ont incité Fides à réimprimer cet ouvrage, destiné aux jeunes. Madame Hurteau y fait preuve d'un bon sens et d'une logique qui lui aident à solutionner les problèmes d'un âge quotidiennement ébranlé. Les éducateurs et les parents s'inspireront avec profit de *L'École de la vie* pour répondre adéquatement aux interrogations constantes d'adolescents.

L'amour est le thème principal de *L'École de la vie*, écrit par une journaliste qui a tenu un courrier du cœur pendant de longues années. Dans un monde comme le nôtre où l'amour perd son vrai sens et se transforme souvent en sentiments hypocrites, utiles sont les ouvrages qui en traitent avec intelligence. Les tragédies de l'adolescence sont trop fréquentes pour que les courriers du cœur dans lesquels, anonymement, s'épanchent les jeunes, soient pris à la légère. Madame Hurteau le sait, et dans *L'École de la vie* elle répond avec sympathie et générosité à toutes les demandes de secours.

Un volume de 170 pages: \$2.25



Laure HURTEAU

Julia RICHER

FIDES



Le dialogue difficile

Le dialogue est nécessaire

Que le dialogue soit nécessaire entre intellectuels, rien de plus évident. L'expérience humaine de chacun est différente de celle des autres. Nécessairement, les points de vue sont différents et se complètent. Le dialogue joue en quelque sorte sur le plan de la réflexion, le rôle de la charité sur le plan de la vie. Nous ne pouvons vivre sans les autres, sans leur rester ouverts, sans rester disponibles, accueillants. Nous ne pouvons non plus penser vraiment sans eux. Car ils sont impliqués dans notre expérience et peuvent éclairer notre réflexion. Karl Jaspers disait que la raison « s'identifie à une volonté illimitée de communication ». Pourquoi ? Parce qu'elle recherche la vérité et qu'elle sait que tout homme peut l'aider à la découvrir. C'est ce qui faisait dire au même philosophe qu'il n'apportait pas la vérité mais la cherchait en commun avec son interlocuteur. Il s'agit d'écouter autant que de parler, d'interroger, d'essayer de comprendre ensemble.

On peut affirmer qu'une connaissance n'est complète que lorsqu'elle est communiquée. Cette communication implique une confrontation et même, une vérification. Aussi longtemps que l'esprit n'a pas accompli cette rencontre, la vérité qu'il découvre reste prisonnière de ses limites. Elle ne respire pas pleinement, elle ne se dilate pas suffisamment. Elle est comme un enfant qui ne connaîtrait que ses parents et serait coupé du reste du monde. Inconsciemment ou non, nous avons tendance à accommoder la vérité à notre être au lieu de nous accommoder à elle. Nous taisons celles de ses exigences qui contredisent nos caprices, nous

exaltons celles qui nous flattent. Le dialogue vient rompre cette supercherie.

Mais si le dialogue répond à la structure de l'esprit et de la personnalité humaine, il s'impose de plus au vingtième siècle du fait des spécialisations qui se multiplient. L'homme et ses problèmes sont étudiés aujourd'hui par toutes sortes de spécialistes: sociologues, psychologues, historiens, artistes, philosophes, théologiens, pédagogues, etc. Ces spécialisations sont nécessaires mais elles n'apportent qu'un point de vue, qu'une perspective. Et, comme dit Péguy, aucune perspective n'épuise un problème. Si le psychologue reste cantonné dans son laboratoire, il finit par ramener tout l'homme à ce qu'il en connaît par sa discipline et il érige celle-ci en philosophie, en théologie, elle supplante toutes les autres disciplines qui ne sont pas là pour se défendre. Le même phénomène se produit pour toutes les spécialités. L'homme est diminué et telle science particulière s'attribue une compétence universelle. Non seulement tel spécialiste ne voit pas tous les aspects d'un problème humain, mais il arrive presque toujours qu'il fasse déborder sa discipline sur un point qui n'en relève pas. Des mises au point s'imposent que seul le dialogue rend possibles.

C'est ce qui amenait Newman à exiger la présence des théologiens sur le campus universitaire. C'était pour lui le seul moyen d'empêcher les savants de faire déborder leur science sur le plan religieux. Le seul moyen aussi de forcer les théologiens à tenir compte des points de vue des autres disciplines.

...mais difficile!

Mais si le dialogue est nécessaire, il faut bien admettre qu'il ne va pas de soi, qu'il présente certaines difficultés qu'on ne peut écarter aussi facilement qu'on le souhaiterait.

La division des esprits

D'abord parce que les esprits sont divisés. Ils n'ont même jamais, au dire de Maritain, été si profondément, si cruellement divisés². Même entre les philosophes, il n'y a pas, dit Jaspers, de terrain d'entente. A plus forte raison entre les intellectuels de toutes disciplines. Et Gabriel Marcel parle du « prodigieux avilissement de la discussion, des bases mêmes de la discussion »³. Dans ces conditions, le dialogue est voué à des échecs presque inévitables. Et pourtant, il faut le maintenir si l'on veut éviter l'anarchie intellectuelle et sauvegarder l'harmonie sociale.

Ce serait se méprendre que de croire qu'il suffirait de sacrifier des convictions à une vague entente intellectuelle, de réduire ces convictions à un dénominateur commun, à supposer que cela soit possible. Ce n'est pas servir la vérité et l'entente entre les hommes que de renoncer à ce que je crois être la vérité pour me mettre d'accord avec un collègue. C'est bien plutôt céder à un relativisme pernicieux, à un scepticisme qui à la longue sera la ruine des relations humaines. C'est céder à un fanatisme qui ne veut pas m'accepter tel que je suis et qui m'impose de trahir ma conscience pour entrer en communion avec autrui.

La passion qui se mêle aux débats

La division des esprits qui paralyse le dialogue vient non pas de la différence des idées et des convictions mais de la passion qui se mêle aux débats, de la charge affective qui enveloppe les convictions, de la volonté de domination qui les corrompt. Une conviction n'est intolérable que lorsqu'elle tend à s'imposer au lieu de se proposer. Le dialogue entre représentants de disciplines différentes n'est difficile que si chacun de ces représentants tend à monopoliser toute la vérité et à la lier à sa discipline.

La systématisation

L'esprit de système est aujourd'hui bien décrié, et non sans raison, car il peut devenir un foyer de fanatisme. Le système, quand il est un instrument, quand il a été redécouvert, repensé, et est devenu un outil nécessaire, n'a pas à être rejeté. Il reste ouvert à la nouveauté, il garde une valeur créatrice, il nous préserve de la dispersion et de l'incohérence. Les connaissances ont besoin d'être organisées, de se compléter. L'esprit aspire à l'unité, il éprouve le besoin d'intégrer tout le réel dans une vision qui donne un sens à l'ensemble. Le système aide grandement l'esprit à opérer cette structuration de la pensée sans laquelle elle se volatilise.

Mais quand la systématisation dégenère en parti-pris, elle paralyse la démarche de la recherche et étouffe le dynamisme de la pensée. Le dialogue devient alors impossible parce que la vérité est sacrifiée à un cadre établi à l'avance. Il est impossible de discuter avec un homme qui se réclame d'un système comme d'un arsenal de formules toutes faites, d'un ensemble de normes fixées à l'avance et inflexibles. Le dialogue est impossible parce que la pensée est alors inexistante. On croit penser, mais en réalité, le système nous en dispense.

Ce que nous disons du système peut se dire de la discipline, toutes nuances gardées. Si l'esprit de discipline remplace l'esprit de recherche de la vérité, il va de soi que le dialogue est impossible, puisqu'il n'y a plus de critères communs. Mais si la discipline est maintenue dans les limites de sa compétence, loin de s'opposer aux autres disciplines, elle souhaite leur concours dans les matières qui sont de leur ressort commun. Si les esprits sont tellement divisés, si la discussion est tellement compromise, c'est peut-être que l'esprit de système qui semble être relégué aux oubliettes est en réalité plus vivant

que jamais sous le travestissement moderne qui le cache aux regards distraits.

La servitude des mots

Un autre obstacle au dialogue serait ce que Gabriel Marcel appelle la *servitude des mots*. C'est un phénomène étrange que la fascination qu'exercent certains mots et la réprobation que subissent certains autres. On dirait que ces vocables prennent dans l'esprit une existence autonome, indépendante de la relation qu'ils disent à la réalité. Le mot *liberté* est un de ceux-là. On dirait que certains esprits en ont fait une espèce d'idole. Ils l'ont arraché à l'ensemble du complexe humain pour le placer sur un piédestal d'où il tyrannise tout ce qui est différent de lui-même. On ne s'aperçoit même pas de l'incohérence d'un tel emballement ! Le mot *révolutionnaire* jouit dans certaines consciences d'un culte analogue et s'il pouvait parler, il protesterait sans doute contre tous les conformismes qu'on préconise en son nom !

D'autres termes, cependant, par un processus analogue à celui dont nous venons de parler, sont voués aux gémonies par des esprits qui se croient lucides. Qu'on pense au mot *tradition* qui ne mérite pas le sort qu'on lui réserve trop souvent.

Cette servitude du langage trahit toujours, il me semble, un rétrécissement du champ de la conscience et une rupture avec le réel. On coupe, on tranche, on morcèle. On brutalise la réalité, on lui fait violence. La vérité ne peut plus faire bon ménage avec une telle réflexion et le dialogue est impossible car il ne peut exister où manque l'inquiétude de la vérité.

La manie du "tabou"

A la servitude des mots s'apparente une manie qui se répand de plus en plus et qui porte les intellectuels à voir des tabous un peu partout. Un tabou est une chose interdite, intouchable. Il y a un tabou quand on confère à une réalité une valeur en quelque sorte sacrée, quand on l'entoure de mystère et qu'on la soustrait à l'examen critique de la raison.

Que les hommes fabriquent des tabous, cela semble indéniable. Il arrive qu'ils enveloppent de mystère ce qui n'en comporte pas. L'ignorance et une attitude timorée peuvent expliquer ces aberrations. Mais il est aussi telles choses qui s'appellent la prudence, ou le respect, ou le sentiment religieux qui peuvent envelopper certains actes d'une discrétion qui est aux antipodes de l'esprit tabou. A vouloir détecter partout des tabous et

à les condamner, on risque d'enlever aux relations humaines un cachet d'intimité et de vénérabilité qui sauvegarde l'atmosphère nécessaire à la vie spirituelle. Le tabou engendre la peur. Sous prétexte qu'il faut évacuer celle-ci, il ne faudrait pas sombrer dans un matérialisme plat et évacuer tout sacré des grands moments de notre existence.

Le culte des mythes

Mais si le commun des mortels est disposé à créer des tabous, l'intellectuel, lui, succombe parfois à la tentation de créer des mythes. Il échappe à la tendance qui porte l'homme inculte à attacher une valeur religieuse à certains aspects du réel, mais il élève certaines idées au niveau religieux et leur rend un culte. Isolée du contexte qui l'explique et l'assume, l'idée va se fixer dans le ciel de l'esprit et représente une entité qu'on ne discute plus, qu'on ne nuance plus. L'esprit se soumet aveuglément à ce tyran et le sert avec un renoncement total. C'est ainsi que l'idée de démocratie, par exemple, peut revêtir un certain caractère absolu. Dans la réalité, cette même notion devra se composer avec un ensemble de valeurs qui se complètent sans se détruire. Mais c'est la loi de l'être qui veut qu'une réalité contingente qui s'élève au niveau d'un absolu dégénère très rapidement et ainsi il arrivera que la démocratie, pour reprendre le même exemple, dégènera en démagogie, ce qui est sa négation même.

On comprend comment un tel processus étouffe le dialogue car le sens des mots est faussé, la discussion est paralysée par la passion.

La gauche et la droite

Mais le principal obstacle au dialogue, est constitué par la distribution des hommes en partis ou en clans. Une fois que ces groupes sont établis et reconnus, ce n'est plus un homme que l'on a devant soi, c'est une étiquette, c'est un représentant de la gauche ou de la droite. Si je suis de la droite, que peut-il sortir de bon d'un homme de la gauche ?

Nous n'avons pas à étudier ici ce qu'on entend par homme de droite et homme de gauche. Le Père Raymond Bourgault l'a fait dans une brochure très lucide à laquelle on pourra se référer⁴. Que certains hommes soient de mentalité conservatrice, d'autres de mentalité progressiste ou révolutionnaire, rien de plus évident ni de plus légitime. Comme le montre le P. Bourgault, une société a besoin

de ses deux ailes pour voler, comme un homme de ses deux bras pour travailler. Mais ce qui n'est pas légitime, c'est le conflit entre la main droite et la main gauche, ou la tentative de l'une de supplanter l'autre. Ces deux mentalités apportent chacune leur contribution à la réflexion et à l'action, et celles-ci seront fécondes dans la mesure justement où ces deux forces pourront collaborer à une même œuvre.

Les difficultés apparaissent au moment où les hommes se partagent en clans et en partis et où ils ne se rencontrent plus sur un plan personnel pour parler d'homme à homme, mais comme solidaires d'un groupe qui affronte un autre groupe. Il se produit alors quelque chose qui ressemble à un phénomène de lutte de classes engendrant la haine et le ressentiment. Le fanatisme a tôt fait d'envenimer les débats et de les compromettre sérieusement. Le Père Congar écrit à ce sujet: « Un groupe en face d'un autre apparaît toujours comme redoutable; il suscite la psychose du complot et de la défiance »⁵. Ce ne sont plus des hommes de gauche et des hommes de droite qui se rencontrent, ce sont des gauchistes et des intégristes qui se crient leur mépris. Tous les moyens sont bons car il ne s'agit plus de chercher la vérité mais de gagner une bataille. Ce ne sont pas deux tempéraments ou deux tendances qui cherchent à se comparer et à se compléter, ce sont deux partis rangés en bataille. « Pour exécuter l'adversaire, écrit Gabriel Marcel, ou pour le mettre *knockout*, il suffit de lui accoler une étiquette, et aussi de lui jeter à la figure, comme on vide un flacon de vitriol, une accusation massive à laquelle il lui est impossible de répondre. »⁶ La passion domine alors la discussion et comme toujours, elle « fabrique de l'abstrait ». Elle érige des schèmes intellectuels auxquels on veut ensuite soumettre le réel. Il ne s'agit pas de se plier aux exigences du réel, mais de le forcer à entrer dans nos catégories. De là, parfois, certaines explications que l'on donne de nos problèmes et qui ont l'air d'être plausibles. Elles schématisent et simplifient une situation concrète au lieu de l'exprimer totalement.

De toutes façons, il n'y a pas de dialogue possible entre un homme qui se considère comme de la gauche, avec un autre qu'il considère comme la droite, ou vice versa. La situation est brouillée au départ. Les perspectives sont faussées si l'on est plus préoccupé de ne pas être de tel parti que d'être fidèle à la vérité. Or, ce qui doit inspirer notre réflexion, ce n'est pas d'être ou de ne pas être de la gauche ou de la droite, ni de plaire à une galerie, mais de chercher la vérité. Celle-ci ne se livre qu'à ceux qui sont disponibles.

En ce qui concerne la gauche spécialement, on peut dire qu'il n'est pas si facile qu'il le semble d'en faire partie. Comme l'écrit le P. Bourgault, « n'est pas à gauche qui veut. Les bons hommes de gauche, ardents, sincères, résistants, justes, courageux, créateurs, sont rares ». Certaines gens font tout pour être de la gauche, mais écoutez-les parler. Le vocabulaire de ce qu'elles appellent la droite leur sort par tous les pores du langage ! Elles ne s'aperçoivent même pas des contradictions internes qui habitent certains de leurs actes. Certaines gens se prétendent de la gauche, en tout cas se défendent d'être de la droite et parlent de celle-ci avec un air de supériorité — et au fond, elles font bien de le dire car on ne s'en douterait pas —, elles fulminent contre les dangers de l'intégrisme dans notre société, et posent en pratique des gestes et prennent des attitudes que des hommes de gauche considèrent comme des signes d'un intégrisme sordide. C'est que quand on n'agit plus par souci de la vérité mais par souci de s'affilier à un clan, on devient imperceptiblement une espèce de marionnette et tôt ou tard le ridicule qui nous habite ne peut s'empêcher d'éclater.

On pourrait ajouter encore que rien ne ressemble plus à un fanatique de gauche qu'un fanatique de droite. Dans les deux cas, les réflexes de parti s'imposent à la réflexion et étouffent la lucidité. Voici, par exemple, une définition de l'intégrisme que nous fournit le P. Liégé: « Qui nous accusera de caricaturer l'intégrisme quand nous l'entendons parler de croisade, de puissance ? L'intégrisme n'est pas tolérant, il fait front au lieu de faire face, il est souvent agressif. Il ignore ce qu'est l'amitié pour l'homme à qui on annonce la venue d'un Dieu aimé des hommes. Il veut couper l'ivraie contrairement à la consigne de la parabole. Il ne connaît la vérité de salut que comme un dépôt et point comme une recherche »⁷. Cette description pourrait presque convenir à un groupe de gauche, dès que les personnes qui le constituent ont conscience d'exister comme groupe et d'agir de même. On ne peut pas attribuer une grande tolérance par exemple aux intellectuels de gauche pour ceux qui pensent différemment d'eux. On ne peut pas toujours dire non plus qu'ils font face aux problèmes et qu'ils ne sont pas agressifs. Le respect d'autrui, en certaines occasions, disparaît complètement, et ceux qui ne pensent pas comme eux ne peuvent être que des butés et des étroits. Ils n'hésitent pas à souhaiter la révolution qui ferait éclater tous les cadres de la société et obligerait à recommencer à neuf. Si la vérité n'est pas pour eux un dépôt, on peut dire qu'elle devient toutefois une espèce d'impératif indiscutable, une consigne. Dans les deux cas, une raideur s'empare de

l'esprit et le réduit à penser comme une machine, c'est-à-dire, à la limite, à ne plus penser.

Ce contre quoi nous devons protester de toutes nos forces, c'est l'enrégimentation des esprits dans une croisade, quelle qu'elle soit. Il se produit toujours, dans ces occasions, une réduction de la pensée à un état squelettique, une planification des esprits par le bas. Les convictions perdent de leur souplesse et de leur réalisme pour dégénérer peu à peu au slogan qui ne devient la plupart du temps qu'une idée fixe collective. Le P. Bourgault écrit non sans humour: « Si chaque homme de droite examinait chaque jour tout ce qu'il y a en lui de gauche malveillante, et si l'homme de gauche examinait sérieusement son esprit conservateur, l'esprit de Dieu planerait sur les eaux et la face de la terre serait changée »⁸.

Dialogue entre croyants et incroyants

Le dialogue est encore soumis à une autre épreuve, celle qui est engendrée par la rencontre des croyants et des incroyants. Nous ne pourrions la surmonter que si nous nous rappelons que la charité reste pour tous la règle suprême des relations humaines et que la foi se propose mais ne s'impose pas. Le respect mutuel des libertés est ici la règle d'or et nous n'avons à juger personne. Par ailleurs, nous n'avons pas à voiler notre foi et à nous la faire pardonner. Nous avons droit à ce que les incroyants ne considèrent pas notre foi comme de la crédulité, tout de même qu'ils ont droit à ce que nous n'assimilions pas leur incroyance à de l'incrédulité.

Tout cela étant dit, nous pouvons garder le droit de nous situer par rapport à eux. Il n'y a pas de mépris dans le fait de dire que nous ne sommes pas d'accord avec eux sur certains points que nous trouvons essentiels. Les croyants auraient-ils contracté un complexe d'infériorité ? A les voir parfois passer leur foi sous silence et à la cacher même, on le croirait presque. Il peut arriver que l'on manifeste pour les incroyants une indulgence sans bornes. Ils peuvent tout dire, blâmer l'Eglise, la critiquer même sans aucune espèce de retenue. On le leur pardonne, on les comprend, on les excuse. Mais n'allez pas vous mettre en désaccord avec Camus ou Malraux. N'allez pas dire que certaines de leurs positions ne vous satisfont pas. Il se trouvera

des croyants pour protester et affirmer que vous prenez une attitude hautaine, que vous croyez être le détenteur de toutes les vérités. Comment, dans une telle perspective, le dialogue est-il possible ?

Le dialogue n'est possible qu'entre les êtres libres

En terminant ces réflexions sur le dialogue, rappelons-nous que celui-ci n'est possible qu'entre des personnes, c'est-à-dire des êtres libres, exempts de préjugés et de parti-pris, disponibles à la vérité dont les voies ne répondent pas toujours à un décret de notre volonté. Il y a un égoïsme profond qui dort en chacun de nous et qui se réveille sans nous avertir, au moment où nous en attendons le moins. Quand je réfléchis

sur un problème, je suis presque toujours porté à m'imaginer que les autres n'y ont jamais pensé. On s' imagine facilement qu'une idée est géniale parce qu'elle est sortie de soi. Venue d'un autre, elle ne serait que pure banalité. Il n'est pas facile d'évacuer cet égoïsme sordide et de chercher la vérité sans fatuité. C'est pourquoi nous devons pratiquer continuellement une autocritique rigoureuse. Le fanatisme nous guette sans cesse et il ne vient pas de la religion, ni de la force d'une conviction intellectuelle. Il vient plutôt de l'absence de religion authentique et d'un sursaut de la volonté de domination qui nous porte à couvrir nos pensées personnelles du prestige de la vérité.

Nous devrions être prêts à tout sacrifier pour rester disponibles les uns aux autres. Entre penseurs chrétiens spécialement, on devrait sentir une grande fraternité. Nous nous entendons sur les données de base de l'existence. Nous devrions vivre dans

une fraternité irréfragable, par delà la différence des idées. On peut accepter un homme et le respecter sans accepter toutes ses idées. Même si les débats s'élèvent parfois jusqu'à une tension élevée, il faudrait qu'une confiance réciproque continue de nous animer. Après tout, ce qui est en travail en chacun de nous vaut tout de même plus que nos petites idées personnelles.

1. *Raison et déraison de notre temps*, p. 40.
2. *Le philosophe dans la cité*, p. 52.
3. *Les hommes contre l'humain*, p. 57.
4. *La gauche et la droite*, Bellarmin, 1962.
5. *Vie intellectuelle*, 1950, p. 654.
6. *Les hommes contre l'humain*, p. 57.
7. *Parole et mission*, avril 1962, p. 180.
8. *Op. cit.*, p. 9.

Ce texte est extrait d'une brochure que vient de publier le R.P. P.-E. Roy aux éditions Fides: *Les intellectuels dans la cité*.

suite de la page 112

— Que m'importe ? Je ne le vois pas cet abîme. Dites-moi seulement ce mot.

Le Père s'est tu. Puis, très bas, d'une voix neutre sans colère, il a dit simplement :

— Sortez.

Et l'homme est sorti.

Je n'ai pas bougé.

Le P. Vincent, resté seul, a soulevé très haut le candélabre.

Ainsi la lumière l'a illuminé. Ses traits déjà longs se sont allongés davantage, tout son corps a minci, et il est devenu plus grand.

Puis il a replacé sur l'autel le cadélabre, et il est rentré dans la sacristie. Il en est ressorti, tout paré de blanc et portant le calice. Sur son mince visage les premiers reflets de l'extase commençaient à paraître...

Alors, à haute voix, il a prononcé les premières paroles de la messe...

A très haute voix. Et je me suis agenouillé.

On entendait nettement tous les mots de la liturgie...

... Vere dignum et justum est et salutare...

Je l'ai écouté, écouté attentivement, avec passion...

Loin de baisser jamais le ton, il l'élevait sans cesse.

Ainsi il avait l'air de soulever la messe, verset par verset, plus haut que l'autel, comme s'il eût voulu la porter tout entière jusqu'au cœur du Crucifié qui étendait les bras douloureusement au-dessus de lui, sur sa croix de fer... Voix croissante, voix pathétique, mais où les mots ne tremblaient pas, tant la foi, sûre d'elle-même, les saisissait dans leur puissance. Voix qui cependant me parut frémir quand elle récita l'Épître de saint Paul, où l'Apôtre parle personnellement de la Grâce qu'il a reçue de Jésus-Christ lui-même...

... Apparuit gratia Dei Salvatoris...

Mais la force reprit aussitôt le dessus, la liturgie

s'amplifia, et vint à moi dans mon refuge, et m'y saisit au cœur, et je fus terrassé...

Le Père est descendu lentement de l'autel. Il s'est agenouillé sur la première marche, et il a prié.

Il a dit :

— Mon Dieu, s'il a peur de la grâce, c'est qu'il croit en Vous, et je l'ai chassé. Ainsi, de pécheur incolore, je l'ai obligé devant Vous, dans Votre sanctuaire, à se dire ce grand pécheur qui nie et qui refuse, le pire de tous. C'était le seul moyen de le dégager de cette pénombre où sa lâcheté restait immobile. Maintenant il se voit, il sait qu'il a blasphémé devant Vous. Sa médiocré peur va changer de figure. Elle craignait la Grâce. Elle va craindre la Miséricorde, et la Miséricorde ne pardonne pas. Elle lave.

Qu'il soit donc lavé durement, étrillé dans l'intimité de son âme, sans qu'un pli en soit oublié par cette eau brûlante et salée, jusqu'à ce que Vous ayez dégagé, ô mon Dieu, de cette créature, ce qui reste toujours de Vous au-dessous de ses immondices. Car il ne se peut que Votre Visage n'y soit imprimé, fût-ce sous la pire souillure. Si la souillure nous Le cache, elle n'a pas touché, et ne le peut, à Votre intangible Présence, à Votre Lumière.

Soyez sans pitié, Seigneur, sauvez-le !...

Le P. Vincent, resté seul, a soulevé très haut le candélabre.

Ainsi, de nouveau, la lumière l'a illuminé.

J'ai pu partir sans qu'il m'ait vu. J'ai pu partir avant la messe de l'aurore.

Dehors il faisait très froid. Plus de lune. L'espace sidéral était vif et limpide.

Il n'y avait au ciel qu'un seul arbre d'étoiles. Ses rameaux immenses et étincelants tombaient de toutes parts sur l'ombre de la nuit.

Faits et Commentaires

Se préparer au dialogue avec les non-chrétiens

Tel est le but des *cours par correspondance de formation missionnaire* du Cercle Saint Jean-Baptiste, qu'il s'agisse des non-chrétiens de civilisations non-occidentales: Cours sur l'Islam, le Judaïsme, la Chine, l'Inde, le Japon, le monde noir; qu'ils s'agisse des néo-païens que notre monde moderne voit se multiplier: Cours sur le marxisme (RR.PP. Daniélou, Calvez, Bruet), sur le monde technique (R.P. Russo), sur le monde ouvrier.

Parallèlement à cette connaissance des mentalités non-chrétiennes, les Cours d'Écriture sainte et de missiologie permettent d'acquérir une formation spirituelle personnelle profonde. Deux cycles nouveaux s'ajoutent à partir d'octobre 1963 au cours déjà existants:

— La *Dimension missionnaire des sacrements*, par le P. Rétif.

Aussi étonnant que cela paraisse, la dimension missionnaire a été peu considérée dans la doctrine sacramentaire. Désormais une étude de cette orientation est à la portée de chaque chrétien, qu'il parte en mission ou non.

— Les *Prophètes et la mission*, par le P. Rétif.

Un cours entier sur les prophètes dans la même perspective était réclamé depuis longtemps. D'abord parfois malaisé, les oracles des prophètes apparaissent au regard attentif comme proposant une doctrine universaliste du salut et parfois même une invitation directe à la mission.

Ainsi le Cercle Saint Jean-Baptiste, dont l'audience grandit chaque année, continue sa tâche et son chemin au service de la Rédemption du monde.

Pour tous renseignements, programmes et inscriptions, s'adresser: CERCLE SAINT JEAN-BAPTISTE, 12 rue St-Jean-Baptiste de la Salle — PARIS VIe — SEG. 97-57.

Mme Françoise Gaudet-Smet publie, cette année encore, son populaire agenda: **Aujourd'hui 1964**. On y trouvera, distribués au long des jours, des extraits de Tagore et de Marie Noël, des citations bibliques, et de savoureux poèmes dus à la "grande dame" de Claire-Vallée.



M. J.-B. Desrosiers, p.s.s., est décédé le 17 novembre dernier à l'âge de 67 ans. Auteur de nombreux ouvrages sur la théologie morale et la doctrine sociale de l'Église, M. Desrosiers était bien connu comme fondateur de l'Institut Pie XI et de la revue **Nos Cours** — devenue la revue **Monde Nouveau** en 1958.

Georges Séféris vient de remporter le prix Nobel de littérature. Né à Smyrne en 1900, Séféris devait connaître à partir de 1926 une fructueuse carrière diplomatique au service de la Grèce. Il a publié plusieurs recueils de vers et d'essais littéraires qui ne sont guère connus en dehors de son pays.



Un grand ami du Canada vient de mourir en France, le 23 octobre dernier: M. Francisque Gay. Ancien ambassadeur de la France au Canada, M. Gay avait publié un remarquable ouvrage sur notre pays: **Canada XXe siècle, aujourd'hui, demain**.

Dans sa livraison d'octobre, la revue **Ecclesia** consacre un excellent article à Gertrud von le Fort. Cet article dû à Jeanne Ancelet-Hustache étudie "la nostalgie de l'unité" à travers les oeuvres du célèbre écrivain.



On annonce la parution prochaine chez Fides d'un ouvrage intitulé: **Germaine Guèvremont, sa vie, son oeuvre**, ouvrage dû à la plume de Rita Leclerc.

Disques pour

Noël

MONTREAL (CCC) — L'Office catholique national des Techniques de diffusion vient d'établir, en collaboration avec le Service de documentation pastorale, une Sélection de disques pour Noël.

La Sélection comprend plus de cent disques, choisis en raison de leur utilité pastorale et de leur qualité artistique.

Pour obtenir cette discographie, il suffit d'en faire la demande à l'Office catholique national des Techniques de diffusion (315 est, de Montigny, Montréal).

Index des auteurs

ANGERS (P.), p. 95	PELLERIN (J.), p. 95
ARMSTRONG (A.), p. 101	PELLISSIER (M.), p. 99
BAKER (D.), p. 101	PEYRE (J.), p. 102
BUREN (M.), p. 101	PONS (R.), p. 102
DALAI-LAMA, p. 101	RITZEN (Q.), p. 102
DESROSIERS (L.-P.), p. 93	SAINT-ONGE (P.), p. 96
GAGNON (E.), p. 87	SIMENON (G.), p. 98
GANNE (G.), p. 101	SOLLERS (P.), p. 102
HUGUES (T.J.) et LUARD (D.E.T.), p. 101	STEINMANN (J.), p. 89
INNES (H.), p. 101	STEVO (I.), p. 102
LANOUX (A.), p. 101	TRUSS (S.), p. 102
MADARIAGA (S. de), p. 102	VENNER (M.), p. 102
NEKRASSOV (V.), p. 102	VERGRIETE (J.), p. 99
NICOLAI (M.), p. 102	WADE (M.), p. 90
PEARSON (N.), p. 102	WHITE (J.-M.), p. 102

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Un. 1-9621

Direction: R.P. Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction: Rita LECLERC

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

Abonnement annuel: \$3.00

Le numéro: \$0.30

Publication approuvée par l'Ordinaire

Messe de minuit



La chapelle s'est éclairée. Quelqu'un (que je n'ai pas vu, à cause du voile) a allumé des lampes et s'est retiré. J'ai écarté un peu le rideau de ma niche...

Sur l'autel, dans deux grands flambeaux, deux cierges brûlaient.

Ils montaient au niveau des branches de la croix.

Trois lampes de bronze suspendues aux voûtes, encore plus haut, dans l'abside, éclairaient doucement les pierres et la tête du Crucifié.

Mais ces quatre lueurs ne portaient pas très loin. Ainsi le fond de la chapelle, en face de l'abside, conservait beaucoup de son ombre...

Alors dans le mur tout près de l'autel, s'est soulevée une tenture. Un homme en est sorti. Un prêtre.

Sa soutane le serrait étroitement du col aux talons.

Il a pris un des chandeliers et a fait quatre pas en avant de l'autel.

J'ai vu son visage. Étroit, émacié. Un nez coupant, les lèvres fines. Les yeux larges, étincelants.

Il regardait au fond de la chapelle où, en effet, la tête enfouie dans les mains, agenouillé, il y avait un homme.

J'ai pensé: le P. Vincent et Crussel...

Et alors j'ai été saisi de frayeur.

Le P. Vincent ne remuait pas.

Puis soudain il a dit:

— Levez la tête.

Mais l'homme est resté sans bouger.

— Qu'attendez-vous de moi? qu'êtes-vous venu faire ici?

La voix était claire, acérée.

— Chercher la grâce?

J'ai alors entendu l'autre qui répondait. Il a parlé sourdement, dans ses mains...

— Non, j'ai peur de la grâce.

— Je ne le sais que trop. Mais alors que faites-vous là, agenouillé? Venez-vous demander à Dieu de vous la refuser?... Car, peut-être déjà la portez-vous, mais cachée à vos yeux dans ce fond abject de vous-même qu'elle fait trembler...

La voix de l'homme répondait encore, et, toujours sourde, m'arrivait à peine.

— ...Oui, c'est bien cela qui m'effraie... qu'elle soit en moi sans que je la sente, qu'elle y repose en germe... J'ai un cœur médiocre, mais c'est un cœur qui me suffit... Je vis dans la pénombre, on y passe facilement inaperçu... Dans l'ombre, non... C'est dans l'ombre qu'Elle vous cherche, et moi, je ne veux pas qu'Elle me trouve... Alors, un demi-jour m'a semblé propice à l'effacement, à l'oubli... Je l'ai cru, j'ai été oublié, protégé jusqu'à maintenant par mon insignifiance... Mais j'ai peur, oui, j'ai peur, et étrangement peur, depuis quelques jours, sans raison... Pourtant je ne suis pas un de ces grands pécheurs en prédilection à la Grâce, et qu'elle vise par faveur... Car d'eux elle obtient ses plus

grands éclats... Mais de moi, qui ne suis ni bon, ni mauvais, ni pieux, ni impie, par prudence, qui remplis exprès mes devoirs banalement, qui me tiens à mi-côte de la Charité, dans les bas-côtés de l'Esprit, de moi que personne ne hait et que personne n'aime, qui moi-même ne sais ni aimer, ni haïr, qui suis correct, de moi, de cette inanité que j'entretiens par précaution contre les menaces du Ciel, de moi, enfin de ce fantôme, que pourrait tirer cette Grâce qui vaille la peine de souffrir pour Dieu?... Car c'est de cela qu'il s'agit, de souffrir, de souffrir de cette souffrance des saints, qui m'épouvante. Vous ayant saisi une fois, elle ne vous lâche plus cette dure main... C'est pourquoi je rejette sa faveur, je repousse la Grâce... Et se dressât-elle, ici, devant moi, vivante et visible, les bras grands ouverts, que je lui dirais de toutes mes forces: « Je me refuse à cette souffrance insensée que fatalement vous portez en vous... Laissez-moi vivre dans l'indifférence. C'est ma paix à moi, elle me suffit... »

Et le Père, d'une voix glacée:

— Je sais cela. Vous l'avez déjà avoué en confession, et je n'ai pas pu vous absoudre. C'est un péché qu'on n'absout pas. Il est abominable. A qui n'a pas la Grâce, il faut qu'il ait au moins le désir de la Grâce, et non la peur. Une dernière fois, l'avez-vous ce désir?

— Non.

Le prêtre a levé le doigt vers la croix.

— Le Crucifié saigne encore. Il saigne même davantage des paroles que vous prononcez. Et alors, vous, tel que vous êtes, vous oseriez assister, cette nuit, à la Commémoration de Sa chair, de Son sang, de Son martyre?... Où croyez-vous qu'il soit? Savez-vous bien ce qu'est le vivant Sacrifice que je vais célébrer sur cet autel?... Dieu lui-même officie, Jésus lui-même dit la messe et y renouvelle pour vous Son agonie. La Victime du Calvaire est là. Elle souffre. Même un incrédule souffrirait pour Elle. Et vous ne sentez pas la moindre compassion? Que faites-vous au milieu de ce drame?

— Je suis seul. Je le suis comme jamais! Voilà! J'ai besoin d'un secours... Pas d'un secours du Ciel... Il me faut simplement une parole humaine... Mais il me la faut, ici, cette nuit, je ne sais pourquoi... Et c'est de vous que je l'attends...

— Dieu seul peut vous donner une parole humaine, une vraie et simple parole, comme en disait le Fils de l'Homme. Lui seul, et non pas moi. Car c'est en vous qu'il doit la dire. Faites le silence en vous-même et peut-être l'entendrez-vous. Un mot suffit.

— Lequel?

— Votre cœur le sait. Il n'est pas de cœur, même lâche, qui ne soit né pour se le dire. C'est le seul qu'il connaisse, car tous les autres ne sont rien quand il se fait entendre. Mais du cœur à la bouche il y a un abîme.

(Suite à la page 109)